

Ste ma rie

SAINTE-MARIE LYON

SAINT-PAUL

MADE'IN

LA SOLITUDE

LA VERPILLIÈRE

116

som. *mai* re



22

LES ENJEUX SPIRITUELS
DE L'ENSEIGNEMENT
MARGUERITE LENA

26

POURQUOI J'AIME SAINTE-MARIE
LISE-MARIE PUPAT
*Considérations sur la politique
culturelle de l'établissement*



RE
FLEXI
ONS

LES
YEUX
FERTI
LES

40

HORIZON DE LA PEINTURE

FABRICE TREPPOZ

À propos du paysage dans l'art contemporain

*COL
LEGE*

62 80

HOMÉLIE DE LA MESSE DE
RENTRÉE DES PROFESSEURS

TRAVAUX D'ÉLÈVES

88

66

NOUVEAUX MONDES

CINÉ-CLUB

PROGRAMMES 2016/2017

92

BLOW UP

VOYAGES

78

ROME

SORTIE GÉOLOGIE

THÉÂTRE

REPRÉSENTATIONS

2016/2017

96

CLASSES SUPÉRIEURES

*NOU
VEL
LES*

106 112

ÉVÈNEMENT

POSE DE LA PREMIÈRE

PIERRE

LYON

118

ANNIVERSAIRES

LA VERPILLIÈRE

122

CARNET

Que répondre au désarroi de notre temps ?

Tout l'été on a pu lire dans nos quotidiens, dans nos magazines, dans les essais qui paraissent, les échos graves des kalachnikov, des bombes, des camions, des avions, des poignards de Saint-Etienne-du-Rouvray, de Nice, de Paris, de Bruxelles, de Copenhague, de Madrid, de New-York. Par hasard, j'ai lu aussi deux textes presque contemporains : des écrits sur la guerre de Simone Weil¹ datés de 1939 et, de la même année, des écrits de Georges Bernanos², rassemblés sous le titre de « Le lendemain, c'est vous ! ».

Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver quasiment les mêmes analyses que celles que je pouvais trouver dans la presse, le talent de l'écriture en plus !

Comme dans cette fin des années 30, nous sommes dans une drôle de guerre. Nous nous posons le plus souvent trois questions : quels fils renouer entre nous pour reconstituer un tissu national ? Pour cela, que transmettre aux générations sacrifiées sur l'autel de la neutralité laïque et à qui, sur cette tabula rasa, on intime l'ordre de rebâtir eux-mêmes une civilisation ? Enfin, comment sortir du silence sur la question religieuse³ pour éviter qu'elle ne nous « pète à la gueule » et ne nous crève...et pas seulement les tympans ?

L'école a-t-elle précisément un rôle à jouer pour répondre à ces trois questions ? Partout on répond oui car, malgré les critiques incessantes de notre système scolaire, il est une des rares variables d'ajustement des politiques : difficile d'intervenir avant l'école dans le secret des familles ; difficile d'intervenir après l'école car c'est trop tard. Mais, on le sait, à force de charger l'âne, il devient un âne bête. L'école a tant de missions qu'elle en oublie celles pour lesquelles elle a été créée et participe de ce fait à la « fabrique du crétin »⁴. Les élèves ont tant de lièvres à courir qu'ils risquent de devenir - quelle métamorphose ! - des animaux « peu avertis, qui se prennent au sérieux, et croient travailler pour la science alors qu'ils ne font que copier-coller des connaissances sans en saisir la portée, et souvent avec un résultat ridicule »⁵, bref des ânes bêtes.

Comment notre école peut-elle donc concourir à créer du lien, oser transmettre et enseigner la religion ?



Tout d'abord il est dit que pour créer du lien, pour produire un bon citoyen, il est requis d'abandonner son identité à la porte de l'école, de l'entreprise, des espaces publics.

Mais l'indécence du burkini est-elle si évidente face aux monokinis ? Quand tout le monde aura enlevé le haut, obtiendra-t-on enfin une communion des esprits ? Peut-on continuer à penser le lien national à partir de l'abdication volontaire ou de l'interdiction par la loi de l'identité individuelle ?

Dans une classe, la neutralité du professeur est-elle d'ailleurs seulement possible ? Malgré tous ses efforts d'objectivité, chacun reste ce que ses gènes, sa famille, sa religion ou son absence de religion, ses opinions politiques...ont fait de lui. Pour qu'il y ait un dialogue, pour qu'il y ait tolérance, il faut que les différences ne soient ni niées ni mêmes honteuses : « Enfants de France, les Tartuffes du Nouvel ordre prêchent l'union. Moi je vous dis [...] Allez de l'avant ! Débrouillez-vous ! Il est bon qu'il y ait chez nous des socialistes, des communistes, des royalistes et des anarchistes, s'ils sont sincères [...] Il est bon qu'il y ait des croyants et des incroyants, des croyants pour servir le Bon Dieu, et des incroyants pour faire honte à ceux qui croient le servir en méprisant leur prochain, aux bigots fanatiques, aux gens d'Eglise ambitieux. Il est bon qu'il y ait des anarchistes pour cracher à la figure des lâches qui nourrissent l'abject espoir d'être, de la naissance à la mort, entretenus par l'Etat. L'union d'un grand peuple ressemble à l'équilibre d'un homme qui marche, elle se défait et se refait sans cesse. [...] Que vos opinions diffèrent, qu'importe, si vous restez d'accord sur l'honneur et la justice ? Nous avons failli périr non de la lutte des idées, mais de la démission des consciences »⁶

Pour créer du lien, ne nous laissons pas non plus divertir par l'actualité : qu'au contraire, elle nous incite à approfondir notre réflexion. « Le désir de l'ennemi est précisément que nous renoncions à comprendre parce qu'il sait que le désordre des esprits précède le faiblissement des cœurs. »⁷

De quoi parlerait-on dans les journaux s'il n'y avait pas eu ces attentats ? Sans doute des majorités silencieuses qui, de par le monde, déçues pas l'incapacité des élites à traiter les problèmes de fond et à proposer un projet fédérateur, se livrent aux politiciens qui « sont contre » ou à ceux qui instrumentalisent la nation pour plaider une prétendue force et un vrai repli. Pour ce qui est de l'école, on reparlerait de réforme du système scolaire en prenant comme modèle les pays en tête du classement PISA⁸ : « Français ! L'ennemi proclame sans cesse l'impuissance des démocraties à résoudre les problèmes de gouvernement. Mais les fascismes ne résolvent nullement ces problèmes. Ils les suppriment, en supprimant par la force toute réaction possible des gouvernés. Le plus médiocre des professeurs, le plus digne d'être chahuté par ses élèves, obtiendrait des résultats appréciables si on le laissait se concéder à lui-même le droit de vie et de mort sur les écoliers. »⁹

Donc une première condition pour créer, dans notre système scolaire, la sérénité nécessaire à l'enseignement, est qu'on cesse de rêver à un modèle unique dans l'éducation nationale, qu'on cesse d'attendre la réforme ultime ou la restauration d'un idéal républicain qui n'a jamais eu lieu. Qu'on fasse confiance aux professeurs, aux établissements, pour qu'ils mettent en place là où ils sont les exigences adaptées ! Qu'on cesse de prendre pour modèle les pays d'orient où les élèves sont écrasés par la charge de travail ou bien ceux du septentrion où l'on apprendrait en s'amusant.

De même, malgré la légitime inquiétude des familles devant la violence, qu'on évite la surenchère. Nous ferons bien sûr le nécessaire : les exercices incendie, les exercices PPMS (Plan particulier de mise en sécurité) ; nous rappellerons que la consigne principale est de ne pas faire masse, donc de ne pas stabuler devant les portes donnant sur l'extérieur. Pourtant, des mesures de fermeture des portes ou de vigiles qui n'ont été efficaces ni devant les locaux de Charlie, ni devant ceux du Bataclan, vont-elles subitement, devant toutes les écoles de France, permettre d'éviter de nouveaux attentats ? S'il faut éviter les attroupements, il ne faut pas fermer les portes ; s'il faut fermer les portes, il faut sacrifier des adultes qui auront l'écrasante responsabilité quotidienne d'être attentifs à... quoi ? A une radicalisation qui n'a été perçue par personne auparavant ?

En somme, l'école participe au lien national si elle prolonge l'attention quotidienne d'une mère, d'un père à chaque enfant tout en le faisant entrer dans un groupe : c'est la même lenteur, la même patience, la même confiance qui permet à chacun de s'élever sans que son voisin ait à en prendre ombrage ; c'est la même concession à la raison qui aide à sortir chacun de son caprice.

L'utopie des années 60 et 70 a voulu une école ouverte sur le monde ; la violence du monde s'y est engouffrée pour son malheur. La peur des années 2000 demande une école verrouillée ; mais le but de l'école n'est pas de placer les enfants dans un lieu sécurisé pour rassurer les parents, il est de les mettre à l'abri de ce qui perturbe l'attention pour qu'ils puissent décrypter la complexité du monde ; et si l'attention est obnubilée par un danger, elle ne sera pas plus disponible aux richesses culturelles que transmet le professeur.

*Moins nos larmes apparaîtront brouillant nos yeux
Et nos personnes par la crainte garottées,
Plus les regards iront s'éclaircissant et mieux
Les égarés verront les portes enterrées.*¹⁰



Encore faut-il accepter que la transmission soit le cœur de l'école. Dans le document de synthèse de son dernier congrès que l'APEL transmet à toutes les familles et tous les établissements en cette rentrée¹¹, on trouve les « dix bonnes raisons d'aller à l'école ». L'item « acquérir des connaissances » arrive en deuxième position au milieu d'expressions verbales dégoulinantes de générosité et de bon sens : « développer son esprit citoyen » (n°5), « redonner une place au corps » (n°7), « accueillir la différence » (n°8), « apprendre à être libre » (n°10) et l'inévitable « apprendre à apprendre » (n°1). Ce programme impose sa moralisante évidence mais a le pernicieux défaut de relativiser la transmission des connaissances, d'en faire une variable parmi d'autres, de gommer les hiérarchies pourtant déterminantes dans notre métier.

Bien sûr, chaque année, nous tentons de réfléchir à chacun de ces neuf autres points dont on ne conteste pas l'intérêt, mais nous disons cependant : tout professeur est un professeur de français, matière fondamentale ; on ne développe pas son esprit citoyen en rabâchant des slogans d'Enseignement Moral et Civique mais en apprenant ; on n'apprend pas à apprendre sans matière, pas plus qu'un moulin, même si on a appris à le monter, ne donne du poivre moulu sans baies à broyer.

Peut-on par exemple « redonner une place au corps », item n°7, en dehors d'une transmission ? Ce chapitre septième égraine des objectifs¹² peut être louables (dix objectifs parmi lesquels « habiter son corps et être à son écoute », « éveiller ses sens pour vivre le moment présent dans toutes ses dimensions », « gérer ses frustrations pour s'ouvrir aux autres et mieux communiquer ») mais qui peuvent être mis en œuvre principalement par les connaissances disciplinaires, sauf à manipuler les enfants, à leur imposer des séances de yoga, de méditation transcendante...Je me souviens d'une rédaction demandée à des élèves de cinquième : racontez une promenade dans une forêt. J'avais eu droit à des sous-bois extrêmement abstraits : des biches trotinant au milieu de champignons rouges à points blancs...et toute une faune digne de Walt Disney. Il n'était pas anormal que la majorité des enfants décrivent spontanément leurs références télévisuelles avant leur expérience existentielle ; comme professeur j'avais à leur montrer que la langue pouvait leur permettre de prendre conscience de leur corps, d'abord en convoquant leurs sens. Dans la mesure où ils avaient déjà marché en forêt, qu'avaient-ils senti, entendu, vu, touché, goûté ?

Les disciplines sont donc déterminantes pour la réussite à l'école.

D'ailleurs dans ce même document publié par l'APEL les sondages convoqués étalent leurs contradictions : après avoir dit que la transmission n'était que 10% des raisons d'aller à l'école, ces sondages nous apprennent que « l'école doit s'adapter aux enfants d'aujourd'hui »¹³ car « première raison : les enfants n'ont pas les connaissances de base » ! Autre contradiction : après avoir expliqué que « 73% des parents sont favorables à la classe uniquement le matin », qu'il faudrait, pour 63% d'entre

eux « des établissements sans classe, organisés par niveau et par matière », et que « 54 % sont favorables à des emplois du temps sur mesure selon les motivations de chaque élève »¹⁴, les mêmes parents estiment donc que si l'école n'existait pas, ce qui leur manquerait le plus serait « transmettre à tous les élèves les savoirs et connaissances fondamentaux ».

Il faut donc cesser de troubler les esprits et revenir à un socle : les enfants vont à l'école pour apprendre ce que leurs parents n'ont ni nécessairement la capacité de savoir, ni la volonté de transmettre.

Que transmettre ? Il revient sans doute à l'Etat de définir des programmes pour qu'un peuple qui souhaite vivre uni puisse se reconnaître dans ses références. Mais il pourrait le faire en donnant des grandes lignes et en laissant aux enseignants une marge d'adaptation afin que chacun puisse donner ce qu'il a de meilleur. Ne croyons pas à l'accusation d'intellectualisme dont on veut entacher toute transmission. Toujours dans le manuel de l'APEL on trouve, page 7, ce poncif : « apprendre par l'expérience autant que par la théorie ». C'est insinuer que le cours dit magistral est théorique, que les traditionnels exercices, leçons, expérimentations dans les laboratoires, pratiques artistiques... étaient principalement théoriques, pas « concrets ». C'est comme dire que la *Princesse de Clèves* ne servira pas à une guichetière ! « La culture française n'est pas un ensemble d'idées et de formules, un système. [...] nos plus grandes œuvres sont aussi les plus proches de l'expérience et du cœur des hommes, de leurs joies et de leurs peines. »¹⁵

Or la transmission est loin de l'imposition verticale d'un savoir abstrait, caricature d'une posture ancienne par ceux qui pensent que toute connaissance transmise est une violence

faite à l'élève et à sa liberté, que les seules valeurs naîtraient du débat horizontal dans lequel l'enseignant est simple médiateur ou animateur. Au contraire, transmettre suppose que nous soyons convaincus de la richesse du contenu, suppose aussi un dialogue avec l'esprit qui accueille pour la première fois ce savoir. Par exemple, si nous considérons que l'écologie est une science qui mérite d'entrer dans les savoirs à transmettre car elle est un enjeu de survie majeure et induit la recherche d'une nouvelle conception politique, il ne s'agira ni de la réduire à des techniques de production d'énergie propre, de remède à la pollution ou que sais-je, ni d'en faire un nouveau catéchisme culpabilisant. Cette nouvelle discipline sera une éducation de l'intelligence, de la sensibilité aussi : « ...plus nous serons urbains, coupés de la nature, plus l'art, paradoxalement, pourra avoir pour mission de nous rediriger vers l'illogique, le non-minéral, le mystère organique qui nous constituent. »¹⁶

Transmettre, c'est donc d'un même mouvement relier un passé et un avenir, un adulte et un enfant ou un adolescent, relier la dimension sensible à la dimension intellectuelle et spirituelle. Où est la barbarie dans l'école sinon dans l'asservissement à des techniques, à des outils pédagogiques qui prennent désormais une grande partie du temps qu'on avait pour entendre une parole unique venue de l'Antiquité, pour comprendre l'effort humain de mesure du monde dans les sciences, des plus abstraites comme les mathématiques aux plus appliquées comme la biologie ? Comme, par ailleurs, notre conception de la laïcité a banni le religieux du champ de la formation scolaire, tout ce qui est de l'ordre du mystère, de la métaphysique est réduit à la sphère privée et ne peut se purifier en se frottant aux croyances des autres.



Comment réintroduire un enseignement de la religion en France ? Bien sûr, l'actualité semble subitement convaincre tout le monde que la religion est une force à l'œuvre dans le monde, sous sa forme dévoyée du fondamentalisme ou sous sa forme discrète du service aux plus pauvres, et qu'il est par conséquent difficile désormais de prétendre l'ignorer. Inutile d'illustrer ici la première dimension ; la deuxième en revanche est trop méconnue. Un seul exemple : dans un pays comme l'Inde où les chrétiens représentent 2,29 % de la population, et, parmi eux les catholiques 1,7% du milliard¹⁷, 20% des centres de soin sont tenus par des catholiques. Cette dimension de connaissance sociale de ce que sont les croyants est donc indispensable à la culture d'un citoyen désireux de comprendre le monde aujourd'hui.

Mais la seule description, comme à distance touristique, de l'expression de foi des différentes religions, de leurs rites, de leur mœurs, de leur nombre, de leur influence, ne suffit pas. C'est à une compréhension profonde du sens que chacun donne à sa présence au monde que nous devrions être invités pour ne pas regarder les croyants comme nous avons regardé jusqu'à peu les « primitifs », aujourd'hui nommés « peuples premiers ».

Or l'enseignement est une « œuvre spirituelle » pour reprendre le titre d'un ouvrage de Xavier Dufour¹⁸, c'est-à-dire que se joue précisément dans le dialogue entre un maître et son disciple l'élucidation du mystère de la personne de l'un comme de l'autre, comme à égalité, tandis que dans le domaine intellectuel l'un est supérieur à l'autre. C'est cette

reconnaissance de sa dignité en tant que personne, qui rend l'autre dissymétrie plus supportable. On écoutait Jésus parce qu'il parlait en « homme qui a autorité »¹⁹ : même quand il dit des paroles fortes, des vérités dérangeantes, son humilité les rend supportables et même désirables.

On sait que, même au sein de l'Enseignement catholique, des décennies nous ont appris à intérioriser que toute parole religieuse risque d'être du prosélytisme. C'est aussi la conception que certains catholiques se font de la parole de Dieu qui est à convertir : la Bible est liberté d'interprétation et nous avons borné notre approche du texte à une forme d'assurance vie, de prêt-à-porter moral pour répondre aux circonstances de notre existence. Écoutons encore Bernanos parler de sa formation : « Si je voulais résumer en quelques mots, pour des amis, l'essentiel de ce que fut ma formation religieuse et morale, je dirais que j'ai été élevé dans le respect, l'amour mais aussi la plus libre compréhension possible, non seulement du passé de mon pays, mais de ma religion. Comprendre pour aimer, aimer pour comprendre, c'est bien là, probablement, notre plus profonde tradition spirituelle nationale, c'est ce qui explique notre horreur de tout pharisaïsme. [...] C'est la règle des fidélités sans conformisme, c'est-à-dire des fidélités vivantes. »²⁰

C'est la raison pour laquelle notre maison, qui bénéficie d'une tradition riche en matière d'enseignement religieux, veut ne pas s'endormir sur cette question et poursuivre non seulement l'effort à l'égard des élèves mais aussi à l'égard des adultes. Une formation de tous les professeurs donnant ce cours en 6^e, 5^e, 2^{de} et 1^{ère}, dans un premier temps, les années suivantes pour les autres niveaux, sera dispensée, formation ouverte à tous les volontaires.

Depuis plus de cinquante ans nous faisons le pari à Sainte-Marie que la raison et la foi sont comme les deux ailes d'une âme qui lui permettent de s'approcher de la vérité et qu'on ne peut abandonner au seul for intérieur des vérités qui nous dépassent. Depuis deux siècles, puisque nous fêtons le bicentenaire de la congrégation des pères maristes, les éducateurs de cette maison sont invités à voir en Marie l'humble servante de la vérité incarnée, mais une servante qui se tient debout.

Il y a en effet un risque à affadir les saints, à croire à la pâmoison de la Vierge devant la croix, à parler de l'abaissement de Dieu. L'islam a contrario fascine par sa capacité à faire rimer virilité, violence, vie et vertu là où l'Occident se venge de siècles de domination masculine en ne voyant dans la force des hommes qu'un abus de pouvoir et dans la vertu qu'un corset intolérable. Cela doit nous faire réfléchir à notre façon doucereuse de présenter la miséricorde de Dieu : la foi n'est pas une évidence agréable ; ce sont les Bouddha qui ont toujours le sourire et la béatitude aux lèvres ; notre Christ souffre sur la Croix. C'est sa grandeur, sa puissance.



Vivons cette fin d'année de la miséricorde proposée par le pape François comme une année d'exigence, car, comme enseignant, comme éducateur, nous savons que l'exigence, variante de la vérité, est une marque de respect de la dignité des jeunes qui nous sont confiés, comme une forme de miséricorde que nous leur faisons.

Vivons notre métier avec la fierté de transmettre ce qui ne nous appartient pas, avec l'humble certitude d'être au service d'une culture plus qu'asservis à des techniques.

Vivons la vocation chrétienne de notre maison convaincus qu'une laïcité sans formation religieuse est un laisser-passer du fanatisme alors que la prise de conscience de son identité chrétienne ou d'une autre religion, en s'approfondissant, permet un vrai dialogue.

Commençons cette année prêts à pénétrer le mystère des personnes qu'on aura dès demain devant nous, dès maintenant à côté de nous, à la manière d'Yves Bonnefoy, notre grand poète décédé le 1^{er} juillet dernier, parlant de la poésie, cet autre nom du mystère de l'autre :

*O poésie,
Je ne puis m'empêcher de te nommer
Par ton nom que l'on n'aime plus parmi ceux qui errent
Aujourd'hui dans les ruines de la parole.
Je prends le risque de m'adresser à toi, directement,
Comme dans l'éloquence des époques
Où l'on plaçait, la veille des jours de fête,
Au plus haut des colonnes des grandes salles,
Des guirlandes de feuilles et de fruits. [...]*

*Je le fais, confiant que la mémoire,
Enseignant ses mots simples à ceux qui cherchent
A faire être le sens malgré l'énigme,
Leur fera déchiffrer, sur ses grandes pages,
Ton nom un et multiple, où brûleront
En silence, un feu clair,
Les sarments de leurs doutes et de leurs peurs.²¹*

Et encore :

*Beauté et vérité, mais ces hautes vagues
Sur ces cris qui s'obstinent. Comment garder
Audible l'espérance dans le tumulte,
Comment faire pour que vieillir, ce soit renaître,
Pour que la maison s'ouvre, de l'intérieur,
Pour que ce ne soit pas que la mort qui pousse
Dehors celui qui demandait un lieu natal ?²²*

● **MARC BOUCHACOURT**


 NOTES

¹ Simone Weil (1909-1943), normalienne, agrégée de philosophie, élève d'Alain, ouvrière en usine, participant à la guerre contre Franco, résistante, morte de la tuberculose en 1943 peut être volontairement pour partager le sort de ses coreligionnaires juifs dans les camps.

² Georges Bernanos (1888-1948) journaliste, inspecteur d'une compagnie d'assurance, romancier, monarchiste puis opposé à Franco, polémiste au Brésil entre 1938 et 1945, dramaturge en Tunisie, est une voix chrétienne de la révolte contre l'incapacité des croyants à être fidèles à leur foi.

³ Jean Birnbaum, *Un silence religieux ; la gauche face au djihadisme*, Seuil, 2016.

⁴ Jean-Paul Brighelli, *La fabrique du crétin, la mort programmée de l'école*, Jean-Claude Gawsewitch, 2005.

⁵ Définition de l'expression « âne bête » dans Wikipedia.

⁶ Georges Bernanos, *Le lendemain, c'est vous !*, Livre de poche, 1974, p.91, 92.

⁷ Ibid, p. 36.

⁸ Shangaï, Singapour, Hong-Kong, Taipei, Corée, Macao sont aux sept premières places du dernier classement PISA datant de 2013.

⁹ Bernanos, op. cit. p. 54.

¹⁰ Philippe Jaccottet, *L'ignorant*, 1958, p.76, in Poésie Gallimard, 1971.

¹¹ Guide réalisé à l'occasion du 19^e congrès de l'APEL à Marseille, en juin 2016.

¹² P. 26 du document « *Pourquoi l'école ?* » déjà évoqué, note 11.

¹³ Ibid, p. 8.

¹⁴ Ibid, p. 9.

¹⁵ Bernanos, op. cit. p. 150.

¹⁶ « Bonnard ou le regard de la nature sur l'homme », Dalibor Frioux dans la revue *Etudes*, octobre 2015.

¹⁷ Selon l'observatoire de la christianophobie ces chiffres officiels seraient inférieurs au nombre réel de chrétiens dans le pays : l'Eglise catholique revendique ainsi 17 millions de baptisés, tandis que l'association des 29 obédiences protestantes et orthodoxes affiche 13 millions de fidèles sur une population en 2014 de 1 milliard 210 millions d'Indiens.

¹⁸ Xavier Dufour, *Enseigner, une œuvre spirituelle*, éd. Parole et Silence, 2006.

¹⁹ Matthieu 7, 28-29.

²⁰ Bernanos, op. cit. p. 12.

²¹ Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », *Les planches courbes*, coll. Poésie Gallimard, 2001, p. 78.

²² Ibid, « La maison natale », p. 97.



LES ENJEUX SPIRITUELS
DE L'ENSEIGNEMENT

POURQUOI J'AIME
SAINTE-MARIE

HORIZON DE LA PEINTURE

*fl*ré
ex
10*ns*S

LES ENJEUX SPIRITUELS *de* L'ENSEIGNEMENT

Dans cette rubrique Lyon-Mariste propose à votre réflexion un texte ayant trait à la conduite scolaire.

[...] **Un certain nombre des difficultés** que connaissent aujourd'hui les enseignants vient peut-être de ce que nous n'avons pas assez pris en compte – en raison, soit d'un idéalisme inavoué, soit d'un naturalisme triomphant – la belle formule augustinienne de l'homme « spirituel jusque dans sa chair, charnel jusque dans son esprit ». De fait, un enseignant n'a jamais devant lui de « purs esprits », mais des enfants et des adolescents dont les aptitudes et les intérêts sont infiniment divers et profondément enracinés dans un tempérament, une origine culturelle, un contexte familial et social, une histoire personnelle que nous ignorons souvent en grande part. Avant de « faire la classe », comme on dit, il nous faut donc « faire une classe », faire surgir de ce chaos originel de diversités factuelles un ordre qui non seulement en respecte et en exprime la richesse, mais la mette au service de la liberté des jeunes qui nous sont confiés. Nous ne disposons pour cela

que de trois atouts : notre présence physique, à laquelle aucun ordinateur ne saurait suppléer ; notre parole enseignante, dont aucun recours à la libre spontanéité ne saurait nous dispenser ; le temps enfin, la longue durée d'une heure de cours, d'une année scolaire, d'un cycle de scolarité, temps d'un devenir qu'aucune réforme ne saurait accélérer par décret.

Quel est donc, d'abord, l'enjeu spirituel de la présence physique, la nôtre et celle de nos élèves ? L'humble rituel de l'« appel », en début de cours, en est le symbole : on ne peut enseigner des savoirs que si chacun s'est d'abord senti, ou mieux, entendu appeler par son nom. Comme si le jeu des questions et des réponses, dans la vie de la classe, était suspendu invisiblement à un autre échange, celui de l'appel et de la réponse. « Dire » : Me voici. Faire quelque chose pour un autre. Etre esprit, c'est cela. », écrivait magnifiquement Levinas. Être élève ou étudiant, être professeur, c'est aussi cela. C'est donc d'abord, les uns pour les autres, les uns par les autres, être là. Et nous voici renvoyés à des choses très modestes, infimes : ce vieux mot de « tenue », par exemple, qui ne désignera pas exclusivement les vêtements, mais bien la manière dont chacun se tient en présence de l'autre,

comme s'il n'était possible de tenir un discours vrai, de retenir un éclair de beauté ou de signification, de contenir sa propre peur, ou sa propre agressivité, que si on se tenait d'abord soi-même, en un acte de présence dont la tenue vestimentaire et physique est alors l'expression, et souvent même la gardienne.

Il y a aussi des enjeux spirituels de la parole, la nôtre et celle de nos élèves. L'école est même un des lieux où ces enjeux affleurent de la manière la plus visible, puisque la parole y est tout entière régulée par ce qu'Etienne Borne appelait « la tâche majeure de la vérité ». Parler, incarner cette tâche de vérité dans les limites des langues et des savoirs constitués. Veiller sur la langue en exigeant le mot juste, la définition exacte, en écoutant le symbole qui chante « dans les fourrés du vocabulaire »... Mais surtout donner des mots, car manquer de mots exclut et marginalise plus sûrement que tout autre misère, et la violence n'est bien souvent qu'un immense déficit de moyens d'expression. Donner des mots : un don qui est immédiatement un partage ; un don qui ne préjuge pas de l'usage qui en sera fait, fût-ce aux dépens du donateur ; un don qui ne fait ni créancier ni débiteur, mais seulement des interlocuteurs.

Il y a enfin des enjeux spirituels de la durée scolaire. Car l'école est toujours une lente aventure [...]. Le temps des apprentissages, parce qu'il est celui de la croissance d'un jeune vers son âge d'homme, est une durée qualitative, imprévisible, incompressible. Et peut-être, malgré la pression des programmes scolaires, est-ce aujourd'hui à l'école que revient le rôle, non seulement de garder du temps aux jeunes – pour réfléchir, pour jouer, pour mûrir, pour recueillir et même, pourquoi pas, se recueillir – mais aussi tout simplement, de garder le temps, si prompt à s'émietter dans la fascination

de l'instant. « L'urgence est de semer d'abord ce qui croît le plus lentement », écrivait Soljenitsyne. Pour être sensible à cette urgence, qui est très précisément l'urgence éducative, il faut consentir aux patiences des semeurs, ne pas appeler trop vite « temps réel » la coïncidence immédiate de l'émetteur et du récepteur. Est réel en vérité le temps qui permet de naître à soi-même, au monde, à Dieu. C'est le temps des écoliers, c'est aussi celui des enseignants. [...]

● **MARGUERITE LENA,**

Actes du colloque *Transmettre*, organisé par le Collège Supérieur en novembre 2002

POURQUOI *J'AIME* SAINTE-MARIE

Dans la suite du conseil de maison de mai 2016

« **Dans la classe de M. Germain**, pour la première fois les élèves sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les sentait dignes de découvrir le monde. » Nul ne sait mieux qu'Albert Camus ce qu'il doit à son maître mais aussi à l'école et à la culture, lui qui dédia son prix Nobel de littérature à son cher instituteur en 1957. Dans son roman inachevé *Le premier homme*, l'écrivain livre à ses lecteurs par des pages émouvantes la faim de découvrir et l'émerveillement originel qui s'emparent de lui. Grâce à l'exploration dépaysante de la culture proposée dès son enfance, Camus a vécu de plus en plus intimement ce qu'elle offre de révélation du monde et de lui-même.

Parce qu'ils évoquent toute la noblesse de notre vocation d'enseignant, les mots du philosophe acquièrent ici une résonance particulière et c'est dans la pleine conscience de ces enjeux éducatifs que nous réfléchirons sur la politique culturelle de Sainte-Marie : dans notre école, en effet, au cœur de cette promotion culturelle, se trouve la personne elle-même, des êtres en devenir, les élèves.

Précisons d'abord les contours de notre réflexion par le recours à l'étymologie : le mot « politique », du grec « polis » (la cité), désigne la réflexion théorique sur la meilleure forme possible d'organisation en société (ici dans le cadre d'une école). Mais le même mot renvoie à la réflexion d'ordre pratique : quelle action pour assurer cette organisation ? Cette notion dichotomique nous invite donc, au sujet de la culture, à nous attarder sur le rapport entre ces deux aspects théorique et pratique au sein de notre établissement. Attardons-nous ensuite sur le terme « culturelle » de notre sujet : la culture ne se poursuit pas pour elle-même. Comme enseignants, nous ne sommes pas un club d'esthètes. Elle est un instrument en vue d'une éducation. Convaincus de son statut, dans quelle perspective alors œuvrons-nous avec elle ? Nous sommes en effet dans ce moment particulier de croissance et de vie qui est celui de l'élève, dans une communauté éducative spécifique qui est celle de Sainte-Marie, dans une époque donnée avec ses espoirs et ses tumultes.

Considérer la politique culturelle de notre établissement et son ambition pour nos élèves, c'est avant tout réfléchir sur l'essence de la culture, sa finalité et ses modalités de transmission. C'est également rappeler de quelle manière Sainte-Marie, dans les décennies antérieures, a manifesté cette vitalité culturelle. C'est enfin discerner comment poursuivre cette mission en assumant pleinement notre responsabilité de cohéritiers.

I - Culture et modalités de transmission

Relisons les propos du père Perrot dans un éditorial de 1987 : « La culture est instrument nécessaire pour se dire et pour hériter. A travers le langage et les œuvres, il y a pour un enfant des clefs innombrables pour exprimer ses besoins les plus simples, ses sentiments les plus humbles aussi bien que sa quête la plus haute. L'Histoire des hommes a donné à notre langue par couches successives de créations et d'expérience une épaisseur de sens ; c'est un héritage spirituel qu'on ne peut s'approprier comme un objet ; il faut un apprentissage et une pratique patiente pour en assumer la richesse. »¹

« La culture est instrument nécessaire pour se dire... »

La culture, en premier lieu, est langage. L'école représente avant tout ce moment d'apprentissage de notre langue maternelle, de ses codes et de sa grammaire. Son bon usage ne relève pas d'un choix arbitraire de l'enseignant, quelle que soit sa discipline : la langue constituée de signes, de mots, d'une cohérence, engendre fondamentalement un sens. Jean-Noël Dumont en magnifie ainsi les propriétés :

« La langue, où se dit le sens, est un palais, un temple, préparé pour la vérité. L'architecture somptueuse de la langue relie la conscience, en la dénouant de ses timidités, à elle-même, à autrui, au monde, à l'Absolu.»² A Sainte-Marie, nous restons attachés à la progression des apprentissages, au choix approprié et nuancé des termes, à la richesse d'une expression écrite pour l'élaboration d'une pensée précise. De cette façon, nous construisons la capacité de l'élève, quel que soit son âge, à se dire et à se penser. Il suffit de voir le contentement d'un enfant de six ans qui découvre, derrière les syllabes qu'il ânonne, la jubilation de reconnaître une réalité coutumière pour savourer avec lui cette joie originelle dans l'aptitude à nommer le monde.

Appauvrir cette langue, fondement de la pensée et du sens ? Simplifier sa grammaire ? Supprimer ses origines anciennes, latines et grecques ? Non ! Cela est trop contraire à l'attachement vital et nécessaire que nous devons porter au langage et à la suprématie de la parole qui, par les mots, devient le lieu même où la pensée s'affine et se déploie.

Parallèlement à cette découverte du langage, se développe à l'école l'aptitude aux distinctions et connaissances. Les enseignants que nous sommes, transmettons un savoir par disciplines, savoir qui sensibilise l'élève au monde pour le lui faire découvrir et penser dans sa richesse : artistique, scientifique, linguistique, historique, économique, philosophique. Développer tous les potentiels humains, de manière équilibrée en ne négligeant aucune aptitude, c'est bien le but de la culture générale chère à notre établissement, où les multiples propositions ne recherchent pas un élitisme, mais un encouragement à l'excellence. Dans Jugement de l'instruction, le philosophe Alain insistait déjà sur cette exigence inhérente à tout enseignement général : « Il ne faut pas orienter l'instruction d'après les signes d'une vocation. D'abord parce

que les préférences peuvent tromper. Et aussi parce qu'il est toujours bon de s'instruire de ce qu'on n'aime pas savoir. Donc contrariez les goûts, d'abord et longtemps. Celui-là n'aime que les sciences, qu'il travaille donc l'histoire, le droit, les belles-lettres ; il en a besoin plus qu'un autre. Et au contraire, le poète, je le pousse aux mathématiques et aux tâches manuelles. Car tout homme doit être pris premièrement comme un génie universel ; ou alors il ne faut même pas parler d'instruction, parlons d'apprentissage. Et je suis sûr que le rappel, même rude, à la vocation universelle de juger, de gouverner et d'inventer, est toujours le meilleur tonique pour un caractère. »

L'instruction et la culture générale prônées par Alain portent sur la totalité de la personne, sur sa formation morale autant qu'intellectuelle. Cette nécessité de développer l'ensemble des aptitudes humaines trouve sa légitimité dans sa définition de l'homme « comme un génie universel ». Cela ne signifie pas que tout homme est effectivement un génie, mais qu'il faut le supposer a priori capable d'une telle universalité. Puisque l'élève doit tout apprendre, qu'il ne naît pas omniscient, l'école se doit de présupposer en chaque enfant les mêmes aptitudes, la même égalité de droits et de chances.

Il est important de souligner aussi que le savoir par la culture nous construit, nous discipline et nous conduit à l'humilité. C'est une « pratique patiente » dit le père Perrot : apprendre, c'est accepter de se plier à des règles, à un héritage de connaissances. Apprendre, « c'est accepter de rencontrer un ordre et découvrir sa propre indigence. »³ Plus encore, pour que l'enseignement puisse porter du fruit, il convient de trouver chez l'élève une qualité : celle que les Grecs appelaient « l'aidos », la crainte devant le sacré et qu'Alain Finkielkraut commente longuement dans ses derniers ouvrages et conférences. Qu'est ce que « l'aidos » ?

Une pudeur et une modestie devant l'ampleur du savoir et le regard d'autrui ; « une disposition de l'âme qui est au principe de la transmission et permet l'intériorisation de ce regard d'autrui ; l'intuition première, principielle, selon laquelle sans crainte il n'y a pas de sagesse. »⁴ L'*aidos*, « cette restriction de l'estime de soi », favorise alors l'accueil du maître. Elle en est même la condition préalable : l'enfant ne peut être enseigné que si son attention aux choses procède naturellement de l'attention qu'il a portée à autrui dans la considération et le respect initial du maître. Sur ce point, il n'est pas inutile de s'interroger sur nos nouvelles générations face à l'héritage culturel : saturées d'images et convaincues de leur autonomie grâce à un accès immédiat aux données numériques, cette disposition de l'âme, l'*aidos*, n'est-elle pas partiellement éclip­sée ?

**« ...la culture est instrument nécessaire
pour hériter... »**

« Toutes les grandes lectures sont une date dans l'existence »⁵. Si nous avons besoin de chefs-d'œuvre, c'est que nous ne pouvons être cantonnés à nous-mêmes. En effet, par sa pensée, l'auteur augmente en moi ma propre liberté et fait croître non seulement un contenu de savoir, une érudition, mais l'être même que je suis. Lire un texte, c'est rencontrer un moi plus vaste. Pour chacun d'entre nous, la culture représente donc un trésor précieux augmenté au cours des siècles, un héritage intellectuel et artistique inestimable par lequel nous nous découvrons nous-mêmes et nous découvrons autrui. Qui n'a déjà fait l'expérience du bouleversement intérieur que peut susciter la fulgurance d'une pensée ? Qui n'a été saisi devant les résonnances intimes autant qu'inattendues

que provoque une œuvre musicale ou la beauté fascinante d'un tableau ? Cependant, pour disposer de cet héritage, encore faut-il qu'il soit transmis. La culture n'existe que par la transmission, trop souvent négligée ou appauvrie à l'heure actuelle. Or, et c'est un paradoxe que relève François-Xavier Bellamy avec force dans son ouvrage récent⁶ : « L'héritage culturel est constitué dans l'acte même qui le transmet ; il ne se stocke pas, il ne se garde pas pour soi, au contraire ; il n'est protégé que lorsqu'il est partagé. » Et de poursuivre un peu plus loin : « ce qui le constitue comme un héritage vivant, ouvert à une infinie multiplication, le rend aussi infiniment fragile : notre patrimoine meurt de n'avoir pas été transmis. Notre culture, et avec elle notre propre humanité, mourra de notre propre ingratitude ».

« ... pour donner une épaisseur de sens »

La culture est enfin médiatrice de sens grâce à sa portée spirituelle. Elle est « ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur la terre », écrivait André Malraux.⁷ Convaincu de cette dimension ontologique, l'enseignant ne peut se satisfaire d'un cours technique. Derrière les notions abordées et surtout dans les humanités, il doit en livrer ce qu'elles supposent pour l'homme de questionnement existentiel. C'est d'ailleurs cette préoccupation qui anime aussi nos cours de religion : « Qu'est-ce que la culture, sinon l'ensemble des questions que se pose l'humanité en scrutant l'énigme de sa destinée ? Ce sont des auteurs agnostiques qui nous le rappellent, il n'y a pas de culture qui ne s'enracine dans un questionnement métaphysique, une interrogation sur le mystère humain.»⁸

Cette épaisseur de sens passe inévitablement par une réappropriation personnelle et collective, c'est-à-dire par une reconnaissance de l'héritage reçu, celui qui façonne notamment l'identité de notre établissement - reconnaissance dans les deux acceptions du terme : intériorisation de cet héritage et gratitude pour ce bien transmis.

II - Histoire et identité de Sainte-Marie

Cette foi mariste en la culture, en l'homme, en Dieu, sur laquelle le père Perrot s'attarde en 1987 dans l'un de ses éditoriaux, a donné naissance au fil des années à un foisonnement créatif et à un héritage conséquent.

Des orientations et des initiatives multiples

Notre école a connu un agrandissement progressif : multiplication des classes, naissance des classes préparatoires, création du Collège supérieur, puis de l'Institut Marc Perrot - aujourd'hui MADE iN. A Lyon comme à La Verpillière, une multiplicité d'initiatives culturelles témoigne de cette croissance : voyages, jumelages, classes à option (patrimoine, cinéma, chant...), ateliers théâtre, arts plastiques, et tout récemment, formation en design et art appliqué. Un Ciné-club est programmé depuis plus de cinquante ans sans interruption ! Enfin, dans notre maison, la musique a trouvé naturellement sa place : orchestres, chorales, ou classes de Petits Chanteurs, sous la conduite de Jacques Nassans à La Verpillière, de Jean-François Duchamp à Lyon. Nous leur devons l'animation de la liturgie, celle de la Primatiale notamment, mais aussi, avec Thibaut Louppe,

des prestations plus contemporaines en lien avec le Conservatoire National Supérieur ou, comme durant cet été, avec le Festival de la Chaise-Dieu.

S'il est difficile de mesurer la fécondité des actions culturelles menées, tant les artisans sont nombreux, certaines innovations pédagogiques sont restées dans les mémoires : les fouilles et découvertes archéologiques à la Solitude avec M. Cote ; les voyages en Grèce et en Italie initiés par les pères Forissier et Gilot, poursuivis par Michel Fournier et Jacques Philippe ; les camps-crédation aboutissant à la représentation d'une pièce de théâtre, avec notamment Gabriel Meaudre ; les tournages de films par les élèves grâce à Patrick Drevet, également romancier ; sans oublier l'activité passée ou présente de ceux qui sont à la fois professeurs mais aussi artistes, peintres, designers, écrivains ou poètes : Jean-Noël Bachès, Christian Lhopital, Anne Petrequin, Jean-Claude Beuret, Thierry Martin... Leur présence manifeste que la culture n'est pas seulement affaire de musées, mais qu'elle se goûte au quotidien.

Une architecture unique

Preuve que la culture imprègne toutes les dimensions de la nature humaine, l'architecture à Sainte-Marie joue son rôle dans la transmission et porte en elle des intuitions artistiques et éducatives très spécifiques.

- Chaque bâtiment, à la fois massif, épuré mais toujours original, délimite l'espace protecteur et multiple que nécessite l'éducation des enfants qui nous sont confiés. De même, par les pierres, se marient tradition

et innovation : à Saint-Paul par exemple, l'édifice le plus ancien du XVII^e siècle s'inscrit sans heurts dans un ensemble contemporain. La rénovation des archives départementales, conduite par Marie Adilon à MADE iN, poursuit ce même désir d'unité.

- Tous nos sites offrent une belle symbolique pour les éducateurs : matériaux humbles, appartenant à leur époque (le béton, le verre et l'inox), mais aussi fécondité des formes, variété des lignes, rondeur des courbes et contre-courbes, ouverture sur la nature ou sur la ville. A Lyon, entre ciel et terre, avec la chaîne des Alpes pour horizon, la terrasse des terminales en propose une belle illustration. Pour nos élèves en dernière année de lycée, ce balcon sur la ville annonce leur envol une fois l'orientation choisie.
- Ce lieu nous incite à la contemplation : visibles de nos terrasses et à travers les grandes baies vitrées, les levers du soleil auxquels nous assistons, viennent réchauffer, par leur lumière rougeoyante, les courbes de notre bibliothèque haut perchée ! Chaque matin nous invite à une aurore nouvelle, belle métaphore de notre propre vocation d'éveilleur à cet âge de la jeunesse et de la promesse. « Notre métier nous situe du côté où la vie se lève et recommence. L'éducation exige de la part des éducateurs une sorte de jeunesse accentuée qui est moins une fonction de l'âge qu'une disposition du cœur.»⁹
- Cette architecture, par un accès paisible aux terrasses et salles de cours, prédispose au silence qui précède tout apprentissage et tout questionnement. Elle nous révèle enfin une orientation spirituelle. La foi chrétienne n'est pas imposée mais elle enracine tout le reste. La chapelle est à rechercher. Notre école, en elle-même une œuvre d'art régulièrement

visitée par des architectes français et étrangers, traduit ainsi, nous le savons, un dialogue de plusieurs décennies entre un prêtre pédagogue, le père Perrot et un architecte agnostique mais soucieux du sens, Georges Adilon.

Une pédagogie et une culture classiques

A Sainte-Marie, l'enseignement repose volontairement sur une pédagogie classique, non dans une posture passéiste, mais dans une modalité que nous assumons. L'élève n'est pas au centre du savoir. Son apprentissage suppose une dissymétrie, une autorité reconnue de l'enseignant. Ce n'est pas sans raison que nous avons parfois la réputation de faire des cours magistraux. Par le recours aux grands auteurs, nous sommes conscients de préparer nos jeunes à la liberté. Nous savons aussi que la culture n'est pas à instrumentaliser mais au contraire à proposer dans toute sa richesse. Ce n'est pas parce que je ferai lire Sartre que mes élèves deviendront existentialistes ; ce n'est pas parce que je décide de leur faire lire Racine qu'ils deviendront jansénistes, ni en leur faisant lire Beckett qu'ils deviendront athées. Mais ils auront plus de chance ainsi de construire une pensée personnelle et libre, sur l'homme, la foi, la condition humaine et l'existence de Dieu.

L'enseignant reste en cela un médiateur indispensable que ne peut remplacer un ordinateur. « Dans le face à face et le dialogue avec son professeur, l'élève perçoit que le savoir est par lui-même éducateur, car il voit dans son enseignant un être qui s'est construit par ce savoir. »¹⁰ Dans le même temps, il nous faut veiller aux œuvres écrites, réhabiliter le rapport spécifique et essentiel au livre, fondement depuis des siècles de la culture scolaire mais qui, dans une société numérique,

devient le grand absent. De plus en plus, le monde de l'écrit est éclipsé illégitimement par le monde de l'écran, ne faisant accéder l'élève qu'à une information et non à une pensée vivante et organisée.

Notre école témoigne enfin d'une originalité dans l'importance qu'elle accorde au dialogue entre culture et religion, lequel trouve une expression concrète dans les cours d'enseignement religieux : nous sommes convaincus dans cette maison que la culture est une voie qui conduit à une transcendance, que « la beauté dont l'art porte la nostalgie est un chemin d'ouverture à l'absolu ».¹¹

Une communauté éducative

Dernier point et non le moindre : dans cette transmission, Sainte-Marie est une communauté d'hommes et de femmes, témoins de leurs convictions, de leurs questions et choix de vie. Cela commence par nos pères maristes, leurs textes fondateurs, et se poursuit avec la variété indispensable de professeurs, d'éducateurs dont les personnalités complémentaires accompagnent l'enfant dans sa croissance. A ce titre, les retraites, organisées par préfets et aumôniers, tiennent une place déterminante.

Dans cette communauté enracinée, je peux confier que j'ai été frappée de voir combien le repas, signe culturel et chrétien par excellence, possède une place centrale. Ce moment privilégié nous rend disponibles les uns aux autres dans la convivialité et la simplicité, jour après jour et lors des fêtes de notre institution. Dans cette famille enfin, nos frères aînés, collègues anciens maristes, sont nombreux et vecteurs eux-mêmes de codes qui se perpétuent.

C'est une aubaine d'enseigner en ce temps !

La politique culturelle d'un établissement se doit d'être organique, c'est-à-dire unifiante et vivifiante. Celle de notre école répond à ces exigences, lorsque chaque jour nous accomplissons de véritables donations éducatives démultipliant l'héritage. Nous œuvrons ainsi à un engendrement, - cœur de la vocation que nous avons choisie -, dans une réappropriation constante : ici, à Sainte Marie, et maintenant, dans une époque où la mission d'enseigner ne peut s'accomplir qu'en montant au plus haut.

Dans l'école, ce lieu de croissance et de vie, le maître éveille le regard de l'élève à des horizons qui les dépassent tous deux. La culture, essentielle dans notre action éducative, augmente en nos élèves la liberté et donc leur capacité à choisir plus consciemment leur propre vocation. Ce sont les derniers mots du père Perrot dans son éditorial de 1987 : « Et puis vient la fin de cette formation générale où l'héritage devrait être assimilé pour qu'assez de force habite le jeune homme et qu'il sente naître en lui le désir de penser par lui-même, de refaire le monde à sa propre manière, de redéfinir d'une façon qui lui est propre, sans prétention, avec patience et amour, ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui, à travers son travail, ses décisions, exprimera le sens de sa vie.

Ceux qui l'ont accompagné le voient partir dans l'espérance. »

● **LISE-MARIE PUPAT**



¹ Père Marc Perrot, *Futur antérieur*, 1987.

² Jean-Noël Dumont, Colloque *Pourquoi enseignons-nous ? Ecole du sens, sens de l'école*, 2015.

³ Marie Grand, Colloque *Pourquoi enseignons-nous ? Ecole du sens, sens de l'école*, 2015.

⁴ Alain Finkielkraut, *La culture en danger - Peut-on sauver l'école ?* Paris, 2007.

⁵ Alphonse de Lamartine, Extrait de *Cours familiers de littérature*, 1858.

⁶ François-Xavier Bellamy, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, 2015.

⁷ André Malraux, *Discours à Amiens pour l'inauguration de la maison de la culture*, le 19 mars 1966.

⁸ Marc Bouchacourt et Xavier Dufour, Collection *Les chemins de la foi*, tome IV, 2009

⁹ Marguerite Léna, « Croire à la joie », in *Enseigner une œuvre spirituelle*, Xavier Dufour, 2006.

¹⁰ Marie Grand, *ibid.*

¹¹ Marc Bouchacourt et Xavier Dufour, *ibid.*

A dramatic, dark, and stormy landscape painting. The sky is filled with heavy, dark, swirling clouds in shades of grey, black, and deep blue, with some lighter patches where light breaks through. The horizon line is visible, separating the dark, turbulent sky from a dark, greenish landscape below. The foreground is dark and textured, with some purple and blue hues. The overall mood is somber and intense.

HORIZON DE LA

LES
YEUX
FERTI
LES

PEINTURE

Fig.1 Olivier Masmonteil,
Après la pluie II

*Satisfait d'un regard sur le mince trait bleu de l'horizon,
il parcourut le monde, chercha et trouva.*

Jean Reverzy, *Le Passage*

De l'éternel azur la sereine ironie

L'existence nous octroie des bienfaits tels qu'il ne nous viendrait même pas à l'idée que nous puissions vivre sans eux, et parfois nous y sommes tellement attachés que paradoxalement nous ne les remarquons même plus. Pourtant, si l'on nous en privait, quel chagrin indicible, quelle souffrance insupportable ! Voyez Peter Schlemihl qui a vendu son ombre au diable. L'infirmité qu'Alderbert von Chamisso inflige à son personnage est si intolérable aux yeux des autres hommes et à ses propres yeux que celui-ci est obligé de vivre comme un paria. Dans *Au pays de la magie*, Henri Michaux imagine un supplice peut-être encore plus terrible : que l'horizon soit soustrait à la vue des hommes ! « Quand on me parlait d'horizon retiré, de Mages qui savaient vous enlever l'horizon et rien que l'horizon, laissant visible tout le reste, je croyais qu'il s'agissait d'une sorte d'expression verbale, de plaisanterie uniquement dans la langue. Un jour, en ma présence un Mage retira l'horizon tout autour de moi [...]. La soudaine soustraction de l'horizon (j'étais près de la mer dont un instant plus tôt je pouvais apprécier l'immense étendue et les sables de la plage) me causa une angoisse tellement grande que je n'aurais plus osé faire un pas. » Non seulement, à l'instar de Michaux, nous ne pouvons concevoir notre existence sans horizon, mais sa représentation, qu'elle soit picturale ou photographique,

nous est indispensable. Chaque été, nous voilà face à l'océan, et c'est toujours la même fascination : les touristes que nous sommes, « mendieurs d'azur »¹ au petit pied, ne peuvent s'empêcher de photographier la ligne de partage entre le ciel et la mer. Certes, nous rions sous cape de nos ridicules prétentions esthétiques, car nous savons que nous sommes prisonniers de vieux clichés romantiques qui nous embrument l'esprit : « de l'éternel azur », nous connaissons « la sereine ironie »², et de l'horizon, les mirages trompeurs. Pourtant, nous continuons, nous persévérons à interroger cette énigme qui s'étend devant nous à l'infini ; nous avons l'intuition que, tout en limitant le paysage, l'horizon l'illimite, il « ouvre en lui une profondeur, à la jointure du visible et de l'invisible – cette distance qui est l'empan de notre présence au monde, ce battement du proche et du lointain qui est la pulsation même de notre existence. »³ Cette interrogation essentielle, nous la poursuivons dans les musées que nous fréquentons, et notre quête, toujours recommencée, nous mène d'horizon en horizon, de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre : notre besoin de contemplation est impossible à rassasier. Notre mémoire et notre musée imaginaire sont ainsi constitués d'échappées inoubliables vers des horizons plus beaux que nature. On songe, bien sûr, aux aquarelles atmosphériques de William Turner et aux méditations métaphysiques de Caspar David Friedrich ; nous avons une prédilection pour les rêveries

aériennes de Johan Christian Dahl dont les petits formats nous transportent l'âme, indécrottables romantiques que nous sommes, et pour les œuvres panoramiques de Ferdinand Holder qui donnent à voir l'espace clos du lac Léman comme un infini où l'eau, la terre et le ciel se confondent en une surface unique. Et le peintre suisse d'ajouter, enthousiaste : « Regardez comme en face tout n'est plus que lignes et espace ! N'avez-vous pas l'impression de vous tenir au bout du monde et de dialoguer librement avec l'univers ? »⁴ Trop longue à citer ici serait la liste des peintres qui *nous tiennent au bout du monde* et nous invitent à dialoguer avec l'infini. Il se trouve qu'ils appartiennent à l'histoire de la peinture, c'est-à-dire au passé. Mais quid de l'art contemporain ? Existe-t-il aujourd'hui des peintres capables de s'intéresser sérieusement à un tel sujet, de s'atteler à la tâche, sans y poser un regard ironique, alors que, apparemment, l'horizon, dans notre société sécularisée, n'est plus le point de rencontre de l'ici-bas et de l'au-delà, n'ouvre plus la perspective d'un salut métaphysique, ne nous invite plus vraiment à goûter la profondeur divine de l'existence ?

La mort de la peinture

La peinture est morte, dit-on. L'antienne est connue, chantée ici et là dans les milieux autorisés depuis des lustres. Certains le déplorent dès l'Antiquité, tel Pline l'Ancien qui, au premier siècle avant Jésus-Christ, au début du livre XXXV de son *Histoire naturelle*, souligne que si la peinture a été «un art jadis illustre», elle est désormais «complètement tombée en désuétude». D'autres s'en réjouissent, tel Duchamp apostrophant Léger et Brancusi : «La peinture est morte.

Qui pourra faire mieux que cette hélice ? Dis-moi, tu en serais capable, toi ?»⁵ Nul ne saurait dire exactement quand l'acte de décès a été prononcé⁶, mais le fait est là, la peinture est morte. Et s'il existe aujourd'hui encore des peintres, leur existence est comptée et ne tient qu'à une corde, celle du pendu dont on exhibe l'agonie sous les yeux du bon peuple. A l'ère triomphante des nouvelles technologies et des images qui déferlent sur nos écrans à la vitesse grand V dans ce village global qu'est devenu notre monde mutant surveillé par le regard omniprésent des réseaux sociaux, à quoi bon perdre son temps dans les effluves de la térébenthine ? Seuls des illuminés ou des idiots – ne dit-on pas «bête comme un peintre» ? – prennent encore plaisir à cette activité que d'aucuns jugent obsolète. Et l'inventeur du ready-made avait bien raison de fustiger avant tout le monde ces vils barbouilleurs qui n'ont pas dépassé le stade du plaisir rétinien. Voyez comment certains continuent à étaler croûte que croûte leur savoir-faire d'artisans besogneux et leurs recettes toutes faites. Ah! qui dira l'ennui que suscitent dans nos musées de province ces kilomètres de cimaises couvertes de paysages insipides et de portraits sans âme ? Si la peinture n'a plus rien à nous dire, autant dire qu'elle est morte. Bien fait pour elle. Grand bien nous fasse. A la suite de Duchamp, nous savons que l'artiste n'a nul besoin de se salir les mains, que le sens prévaut sur la matière et les sens, que le concept est l'alpha et l'oméga de l'art. L'alternative est simple : soit vous soutenez la vision progressiste des avant-gardes qui ont remisé la peinture figurative au rayon des vieilleries démodées, soit vous participez au chœur des pleureuses qui honnissent l'art contemporain et ses petits jeux conceptuels insignifiants pour mieux fantasmer un âge d'or où les peintres régnaient en maîtres.

Bien sûr, tout cela est caricatural, la réalité est bien plus complexe, et l'on ne peut réduire un débat qui fait rage depuis tant d'années à une alternative aussi sommaire. Pourtant c'est la réalité qui est parfois caricaturale. Nous gardons en mémoire un souvenir apparemment anecdotique, mais finalement assez révélateur du discrédit dans lequel est tombée la peinture française auprès des instances culturelles officielles. Nous sommes au siècle dernier, dans les années 90. Directrice d'un fonds régional d'art contemporain, Mme L., dont le caractère pusillanime l'emporte sur son amour de la peinture, hésite à faire entrer dans les collections de sa région l'oeuvre d'un peintre, qu'elle apprécie, mais qui ne correspond pas aux canons officiels en vigueur à cette époque. Que diront les membres de la commission d'achat partisans d'un art plus *pointu*, moins *traditionnel* ? Ne passera-t-elle pas pour une ringarde à leurs yeux avant-gardistes ? Finalement, elle ne fera aucune acquisition pour le FRAC dont elle gère la collection, mais – chut, il ne faut surtout pas le dire – elle achètera pour elle-même, sur ses propres deniers, une peinture de l'artiste à propos de laquelle elle ne tarit pas d'éloges...in petto. En sens inverse, nous connaissons quelques contempteurs de l'art contemporain (et pas seulement des politiciens démagogues, mais aussi quelques intellectuels de haute volée) qui prétendent que rien d'intéressant n'a été fait depuis Matisse, ou peu s'en faut. L'art d'aujourd'hui, ils n'en démordront pas, est insignifiant et distille un ennui mortel à mille lieues de leur aspiration à la beauté. Et si nous les invitons à venir voir telle exposition, à rencontrer tel artiste, ils renâclent et préfèrent rester chez eux. Kant n'a jamais quitté Königsberg, pourquoi iraient-ils s'embêter à contempler des accumulations de boîtes de

conserve ou des empilements de sacs de sable ? Impossible de leur faire entendre raison. Nous avons beau leur faire valoir que, s'ils voulaient bien s'en donner le plaisir, ils trouveraient peut-être quelque trésor. Peine perdue. L'art contemporain ne compte pour rien. Alors, nous insistons, nous voulons secouer leur paresse, extirper de leur âme mélancolique ce ver de la désolation qui ronge les esprits chagrins. Il doit bien exister ici-bas un artiste qui les réveillera de leur sommeil dogmatique, qui les réconciliera avec l'art de leur temps, qui leur ouvrira de nouvelles perspectives, de nouveaux horizons.

La preuve par trois

Olivier Masmonteil (fig.1), Jean-Luc Blanchet (fig.2), Philippe Cognée (fig.3), sont trois peintres aux parcours fort différents. Tous ont eu l'audace d'aborder à un moment donné de leur carrière ce sujet impossible, ou *casse-gueule*, ou ringard, ou fatalement kitsch, qu'est le paysage. Sujet vu et revu, dira-t-on, battu et rebattu. Tant de fois représenté - ad nauseam - qu'il faudrait être parfaitement inconscient pour oser s'y confronter une nouvelle fois. Et s'il est, aujourd'hui encore, des artistes qui veulent rivaliser avec Ruysdael, Friedrich ou Courbet, quelle outrecuidance, quelle présomption ! Ils ne tiendront jamais la distance, ils ne seront que de pâles copistes, ils ne feront qu'ajouter une nouvelle couche de kitsch à la surface de l'art. Mission impossible, donc ? Certes, non. Mais il faut une bonne dose de témérité et de foi dans le pouvoir de renouvellement de la peinture pour considérer qu'il est possible de construire une oeuvre forte et originale en traitant ce sujet, sans craindre de se confronter à une question souvent évacuée du champ de l'art contemporain : la question du sublime.

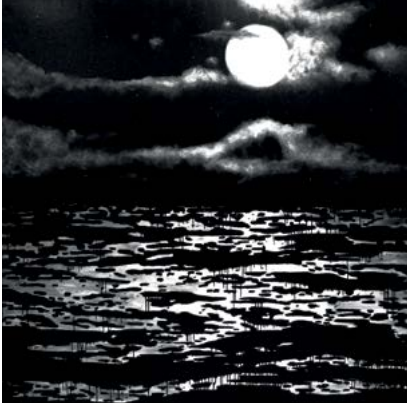


Fig.2 Jean-Luc Blanchet,
Air-Eau [effacement],
laque sur toile, 200 × 200 cm, 2012



Fig.3 Philippe Cognée,
Paysage vu du train,
encaustique sur toile, 114 × 162 cm, 2015

D'abord, il y a l'horizon. Immuable. Imperturbable. Toujours déjà là. Un ailleurs inaccessible et pourtant tout proche, à portée de regard. Un lointain qui vient à nous, une proximité qui s'éloigne. A mesure que notre regard s'enfonce dans la surface du tableau, nous croyons saisir cette ligne qui sépare la toile en deux parties inégales ; mais ce que nous étions sur le point de comprendre n'est qu'une vue de l'esprit. Ce que nous voulions enclore nous échappe, ce que nous voulions maîtriser se dérobe. A mesure que notre regard revient à la surface et prend du recul, la ligne d'horizon se reforme et nous pensons la dominer, l'encercler dans les rets de notre puissance scopique, mais pour combien de temps ? De nouveau, tout se met à flotter, à trembler. Tout devient incertain. Seule la peinture, bien supérieure en cela à la photographie, a ce pouvoir de perturber l'imperturbable, d'émouvoir l'immuable. Les oeuvres de ces trois peintres nous donnent à voir l'horizon, un horizon à la fois sublime et familier, inatteignable et étonnamment proche. C'est précisément l'horizon même de la peinture, son rêve impossible, sa limite sans cesse repoussée, sa gloire stupide et sa grandiose finitude.

D'abord, il y a le paysage. Hommage aux maîtres du passé, mais aussi interrogation sur le devenir de la nature dans notre société contemporaine. La peinture de Jean-Luc Blanchet a toutes les apparences d'un paysage romantique : l'éclat de la pleine lune adouci par le velouté des nuages, les reflets qui miroitent à la surface argentée de la mer, les jeux de clair-obscur, tout concourt à donner une atmosphère mélancolique à la composition qui rappelle les paysages

nocturnes des peintres romantiques allemands. Mais, si l'on y regarde de plus près, la surface de la mer semble recouverte de taches et de coulures qui ressemblent moins à des vagues qu'aux effets dévastateurs d'une marée noire. En réalité, le tableau nous donne à voir une catastrophe écologique fort éloignée des aspirations au sublime du Romantisme. Mélancolie postmoderne ? Peinture du désenchantement qui dit à la fois la mort du paysage et l'impossibilité de sa représentation ? Sans doute. Et pourtant, de cette obscure clarté qui tombe de la toile, il se dégage une étrange intensité, comme si la peinture n'avait pas dit son dernier mot, comme si, malgré les ravages infligés au paysage, elle s'ouvrait à la beauté d'un clair de lune, à la caresse consolatrice de son reflet sur l'eau ou, si l'on veut, mais au fond cela revient au même, à la *possibilité d'une île*.



Fig.2 Jean-Luc Blanchet *Air-Eau* [effacement], détails

Philippe Cognée, quant à lui, ne cherche a priori ni le sublime ni le pittoresque, lorsqu'il choisit de peindre un paysage. Il vise plutôt une certaine banalité. Les vues qu'il représente sont des morceaux de campagne pris sur le vif avec un caméscope ou un appareil photo lors de ses voyages en train entre Nantes, où il vit, et Paris, où il enseigne à l'École des Beaux-Arts. Des vues que l'on ne voit plus tant elles nous paraissent sans intérêt, tant elles défilent, rapides et nombreuses, sous nos yeux pressés ou blasés, comme si elles se refusaient à notre contemplation superficielle. Il transpose ensuite sur la toile les images qu'il a sélectionnées et, par une sorte d'alchimie qui lui est propre, il métamorphose un instant de banalité en un moment d'éternité picturale où les aplats de jaune, de vert et de gris se combinent harmonieusement pour produire une impression de mouvement et de fixité tout à la fois. En d'autres termes, pour reprendre une expression de Dany Laferrière, il peint «la vitesse immobile»⁷. Les nombreux paysages vus du train que l'artiste a réalisés font de lui un peintre de la vie moderne, au sens où l'entendait Baudelaire, c'est-à-dire un «solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers *le grand désert d'hommes*, et qui possède un but plus élevé que celui du pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance»⁸. Aux yeux du poète, le peintre doit capter le contingent pour lui donner une forme intemporelle à travers sa propre subjectivité. S'il s'immerge dans la mouvance du présent, c'est pour mieux extraire la beauté du fugitif, «l'éternel du transitoire». Quand Philippe Cognée compose ses paysages vus du train, il inscrit son oeuvre dans une tradition picturale qui va des maîtres flamands aux paysagistes français du 19^e siècle, mais dans le même temps il renouvelle notre perception du

sujet et nous fait prendre conscience du caractère à la fois fugace et fragile de cette nature transitoire et, en quelque sorte, dépassée, de ce paysage à peine aperçu et déjà oublié, dont il parvient pourtant à fixer sur la toile l'éphémère beauté.

Chez Olivier Masmonteil, le paysage est un sujet qui garde toute sa vigoureuse pertinence et s'offre à lui comme un champ d'observation et de réflexion inépuisable. Loin de brider son imagination, il lui permet d'explorer les possibilités infinies de son médium et d'éprouver, par la peinture, l'infinie variété des paysages. En contemplant ses oeuvres, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il voue une profonde admiration à Henry David Thoreau. A l'instar de l'auteur de *Walden ou la vie dans les bois*, il se veut un observateur attentif de la nature. Cependant, il s'agit moins de rendre compte du réel que de rêver une nature édénique et idéale en s'inscrivant dans une tradition arcadienne de l'art et de la pensée écologiste pour en renouveler les fondements esthétiques. Il y a chez cet artiste une forme de désobéissance artistique qui s'apparente à la désobéissance civile prônée par Thoreau, et qui l'incite à tracer sa propre route sans se soucier des lieux communs et des codes établis par les fonctionnaires de l'art contemporain : élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux, il était le seul à faire de la peinture, tandis que ses camarades ne s'intéressaient qu'à la photographie et à la vidéo. Si l'on a pu dire de l'écrivain américain que vivre fut sa profession, s'émerveiller sa raison d'être, écrire sa façon de se révolter ou de témoigner, on peut se demander si le regard qu'Olivier Masmonteil porte sur la nature ne relève pas du même émerveillement, si son œuvre picturale n'est pas aussi une forme de révolte, douce et pacifique (ou la guerre continuée par d'autres moyens) devant la tragédie possible, si ce n'est

probable, qui se profile : la disparition définitive du paysage, tel que nous le connaissons ou l'imaginons, tel que des siècles de peintures nous ont appris à le voir et à l'aimer. Peindre directement sur le motif, comme l'artiste le fait parallèlement à son travail en atelier, n'est donc pas de sa part simple coquetterie, mais nécessité vitale de se confronter, en direct, avec cette nature à la fois immuable et vouée à la disparition.

D'abord, il y a la peinture. Et chaque artiste, tel un alchimiste, a sa propre formule pour donner du sens à la matière, de la matière au sens. Il ne s'agit plus de réciter les belles leçons d'antan sans rien modifier, mais, tout en étant soucieux de conserver les fondements traditionnels du métier de peintre, il leur apparaît nécessaire d'explorer de nouvelles techniques et pratiques picturales. Pour confectionner son tableau, Jean-Luc Blanchet commence par appliquer sur la toile une couche de laque glycérophtalique noire et brillante, qu'il efface ensuite avec des chiffons de manière à former progressivement l'image voulue. Il ne procède jamais par ajout de matière comme dans la peinture classique, mais par effacement et retrait. La présence de l'image vient du fait qu'elle ne semble plus plaquée sur la toile, mais naître de la toile elle-même : le fond fait ainsi apparition pour créer une dialectique picturale qui oppose, pour mieux les unifier, la surface brillante de la laque noire et la lumière sourde qui provient de la toile blanche.



Philippe Cognée, encaustique sur papier, 2015

Philippe Cognée, quant à lui, mélange de la peinture et de la cire qu'il applique ensuite sur la toile. Puis il recouvre celle-ci d'un film plastique sur lequel il fait passer un fer très chaud, diluant ainsi la matière et créant une sorte de flou qui semble absorber les formes jusqu'à leur dissolution. Enfin, il retire le film plastique, ce qui provoque des craquelures et des éclats de matière à l'intérieur même de la toile, en contraste avec la matière lisse de la cire. Une reproduction photographique ne peut donner qu'une très faible idée des effets produits. Le paysage qui naît de cette alchimie prend une dimension poétique un peu irréelle et fantomatique, entre apparition et disparition.

Quel que soit le format que les artistes utilisent, la surface de la toile devient elle-même un paysage où le spectateur est invité à voyager. C'est particulièrement le cas dans l'oeuvre d'Olivier Masmonteil : nous avons l'impression d'être immergés dans la matière picturale. L'artiste utilise un mélange d'acrylique diluée et de peinture à l'huile qui donne à chaque toile une tonalité particulière. L'ensemble de la surface baigne dans une atmosphère aqueuse où les formes se diluent et se confondent sans jamais oblitérer totalement

les contours du paysage, sans aller jusqu'à l'abstraction, mais suffisamment pour que l'imagination se mette en mouvement. Le spectateur prend plaisir à se perdre dans les méandres du paysage, sans oublier qu'il est d'abord en face d'un morceau de couleurs en un certain ordre assemblées. Rythmée par le jeu des horizontales et des diagonales, des courbes et des contre-courbes, la surface de la toile s'offre à lui comme un champ de forces qui ne s'opposent que pour mieux entrer en symbiose. Vivante, mobile, étonnamment changeante, elle attise la fébrilité curieuse de son regard qui glisse d'un espace à l'autre, d'un morceau de peinture à l'autre pour y découvrir tel effet de matière nouveau qui lui aurait échappé. Et, dans le même temps, organisée avec science et rigueur par l'artiste, elle l'oblige à adopter une sorte de fixité contemplative qui l'invite à la sérénité. Regarder une peinture de paysage, quelle qu'elle soit, c'est toujours entrer dans un moment de contemplation à la fois active et paisible, sereine et mouvementée.

D'abord, il y a la lumière. C'est elle qui donne aux oeuvres des trois artistes leur profonde unité intérieure. Venue du fond de la toile, elle irradie la surface du tableau. Il se peut que le spectateur se laisse alors envahir par une curieuse impression, proche de ce que Romain Rolland définissait dans sa lettre à Sigmund Freud comme le sentiment océanique⁹. C'est particulièrement le cas devant l'œuvre d'Olivier Masmonteil : au fur et à mesure que notre regard la contemple, nous avons la sensation physique, charnelle, d'entrer en fusion avec le cosmos, *sub specie aeternitatis*. Plus encore peut-être que devant un paysage réel, notre regard se met à scruter la ligne d'horizon avec une intensité accrue comme s'il cherchait l'origine de cette vibration presque surnaturelle de la lumière. Tout se passe comme si notre conscience se diluait

alors dans le grand Tout lumineux de la matière picturale dont est constitué le paysage représenté devant nous, une matière qui nous happe et nous étourdit parfois si violemment que nous en oublions qui nous sommes, ce que nous voulons, nos désirs s'effacent, nos souffrances disparaissent comme par enchantement. S'agit-il du « libre jaillissement vital » du sentiment religieux dont parle Rolland ? Toujours est-il que cela ne dure qu'un instant (il y a toujours en nous, malgré qu'on en ait, un esprit tendre et moqueur pour sourire de nos aspirations romantiques au sublime), mais quel instant d'éternité !¹⁰

«Mehr Licht !», réclame Goethe au moment de mourir. Plus de lumière ! Telle fut l'obsession de l'auteur de *La Théorie des couleurs* durant toute sa vie et jusqu'à son dernier souffle. Telle est la quête que mènent finalement tous les peintres, quelles que soient les époques, les maîtres d'autrefois comme les artistes d'aujourd'hui que nous avons réunis ici. Et le spectateur éclairé, qui ne croit pas à la mort de la peinture, qui se désintéresse des interminables débats que cette mort supposée a pu susciter, n'a de repos qu'il ne trouve le petit pan de lumière qui le comblera et le fera sortir de sa condition d'«hôte obscur»¹¹ de l'existence. Quand nous contemplons une peinture de paysage, nous ressemblons à ces papillons de nuit qu'attire irrésistiblement la flamme de la bougie : rien n'étanchera notre soif de peinture, rien ne nous empêchera de poursuivre notre quête, de percer le secret qui se cache derrière la ligne d'horizon où vibre la lumière. Il y a peut-être, qui sait ? à la fois tout près et très loin de nous, un au-delà qui nous appelle, un mystère indicible qui nous attire, un moment de pure extase qui nous attend, quelque chose. Oui, mais quoi ? Nous tendons le regard, aux aguets : « C'est très beau là-bas. »¹²



Olivier Masmonteil,
Sans titre I et II,
acrylique 50 × 40 cm, 2011





Fig.1 Olivier Masmonteil, *Après la pluie II*,
huile et acrylique sur toile 180 × 180cm, 2010



¹ Mallarmé in *Le Guignon*, 1862.

² Mallarmé in *L'Azur*, 1864.

³ Michel Collot in *L'horizon fabuleux*, 1988.

⁴ Michel Maxime Egger in *Mystères du Léman, la nature réenchantée* (<http://www.trilogies.org/articles/mysteres-leman-nature>).

⁵ C'est en 1912, lors d'une exposition de technologie aéronautique, que Marcel Duchamp aurait prononcé cette phrase.

⁶ Est-ce Baudelaire quand il admoneste amicalement Manet dans sa lettre datée du 11 mai 1865 : « Vous n'êtes que le premier dans la décrépitude de votre art » ?

⁷ Dany Laferrière in *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* (1993).

⁸ Charles Baudelaire in *Le Peintre de la Vie Moderne* (1863).

⁹ « Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est [...] le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique). » Romain Rolland, in *Lettre à Sigmund Freud* (5 décembre 1927).

¹⁰ On peut remarquer qu'il n'y a pas de figures humaines visibles dans les trois tableaux (contrairement aux célèbres œuvres de Friedrich, Courbet ou Whistler où un homme, vu de dos, contemple ou salue l'horizon). Cette absence de présence humaine et la dimension importante des formats permettent, en quelque sorte, de mieux intégrer le spectateur à l'intérieur de la peinture, comme s'il faisait lui-même partie du paysage.

¹¹ « Je veux célébrer le vivant qui aspire à la mort dans la flamme [...]. // Tant que tu n'as pas compris ce : Meurs et deviens ! // Tu n'es qu'un hôte obscur sur la terre ténébreuse. » Goethe in « *Nostalgie bienheureuse* », *Divan occidental-oriental* (1819).

¹² Thomas Edison, 18 octobre 1931, West Orange, New Jersey. Il s'agit des dernières paroles prononcées, juste avant sa mort, à l'âge de 84 ans, par l'inventeur de l'ampoule électrique à incandescence.



MESSE DE RENTRÉE

CINÉ-CLUB

TRAVAUX D'ÉLÈVES

VOYAGES

CLASSES SUPÉRIEURES

*collè.
ge*

MESSE *de* RENTRÉE *des* PROFESSEURS

Lectures du jour : 1 Corinthiens 3 1-9 ; Luc 4 38-44

Invité à présider la messe de rentrée, je suis heureux de vous rejoindre ce matin pour célébrer, avec les aumôniers de Sainte-Marie et avec vous tous, cette eucharistie, en cette année du 200^e anniversaire de la promesse de Fourvière, première expression du projet mariste.

La tradition mariste s'amorçait dans la petite église de Fourvière, le 23 juillet 1816, ce jour où une douzaine de jeunes prêtres et de séminaristes originaires de la région lyonnaise venaient s'offrir à Dieu pour un plus grand service de la mission dans l'esprit de Marie, partout où ils seraient envoyés. Dans un document qu'ils ont déposé sur l'autel où l'un d'entre eux célébrait sa première messe, ils avaient écrit : « Nous consacrons sans appel, pour autant que nous le pouvons, nous-mêmes et tous nos biens à la Société de la Sainte Vierge...nous nous offrons à toutes les peines, travaux et embarras. » Et ils ajoutaient : « A celui qui rend fort, le Christ Jésus...nous promettons fidélité. » Permanent à La Neylière depuis cinq ans, je suis de cette famille mariste qui a grandi et œuvré à travers le temps.

Elle a fêté joyeusement, le 23 juillet dernier, le 200^e anniversaire de la promesse des jeunes prêtres de 1816. La basilique était trop petite, il y a un peu plus d'un mois, pour accueillir les religieux (frères, pères et sœurs) et les nombreux laïcs qui, venus de Sainte-Marie, de France, d'Océanie et des autres continents, représentaient la grande famille mariste. Parmi eux, plus de cent jeunes de 18 à 30 ans, qui ont vécu avec les maristes pendant une semaine dans la région lyonnaise, se préparant ainsi à rejoindre les JMJ de Cracovie.

Ils se sont donc offerts, il y a deux cents ans, ces hommes modestes, généreux et inspirés par l'exemple de Marie. Et ils ont dû attendre vingt ans que l'Eglise se prononce car c'est en 1836 que le pape approuve la Société de Marie. Et aussitôt une vingtaine de néophytes maristes s'engagent dans la nouvelle congrégation ; ils étaient auparavant au service du diocèse de Lyon et des diocèses voisins ; ils sont prêts à relever les défis, à vivre une spiritualité forte et discrète, à assumer la mission qui leur est confiée, en France et dans l'Océanie encore si lointaine, si mal connue.

Deux cents ans après 1816, à mon tour, je suis mariste, en quelque sorte j'appartiens à Marie. C'est la vie à laquelle j'ai été appelé, sans mérite de ma part. Je voudrais le dire aujourd'hui en évitant d'entrer dans cette logique compétitive « tout humaine » que Paul dénonçait dans la première lecture, réprimandant ceux qui se vantent d'appartenir à Paul ou à Apollos, d'être rattachés à telle chapelle ou à tel institut et oublient que nous sommes tous membres du corps du Christ. Et comment montrer par l'humilité et l'efficacité de notre service cette vérité profonde que Paul rappelle aux chrétiens de Corinthe, alors divisés : c'est Dieu qui donne la croissance ! Comment bien recevoir la présence de Marie au milieu des apôtres à la Pentecôte, comment bien vivre aujourd'hui une vocation particulière sans particularisme, une vie communautaire sans communautarisme, comment vivre la présence de Marie au sein de l'Eglise, en communion fraternelle avec tous ceux et celles qui sont au service de la mission ? Jean-Claude Colin, notre fondateur, nous recommandait de façon tout à fait pertinente d'être ardents mais sans prétention, comme inconnus et cachés.

Et vous, acteurs de Sainte-Marie Lyon, qui voulez être tout entiers dans votre tâche, dans la mission que vous avez reçue au sein de votre établissement, vous ne pouvez pas oublier ce que Marie enseigne par sa vie : être au service du Seigneur en faisant tout ce qu'il vous dira, pour que grandissent les enfants et les adolescents dont vous êtes les enseignants, les éducateurs – oui, faire librement et généreusement et avec compétence tout ce qui dépend de vous, plantant et arrosant pour témoigner, ô paradoxe, d'un Dieu qui seul donne la croissance, d'un Dieu qui cultive lui-même le champ et construit la maison.

La mission de guérison et d'annonce de la Bonne Nouvelle du règne de Dieu, Jésus l'a inaugurée à Capharnaüm, selon ce que saint Luc dit dans l'évangile de ce jour, avant de prolonger sa mission dans d'autres villes d'Israël. Il envoie ensuite des apôtres pour continuer au-delà des frontières l'annonce d'un Dieu qui se fait proche et pour en être les témoins.

A Lyon, à Sainte-Marie, c'est à vous qu'il revient d'être aujourd'hui annonciateurs et témoins : vous, mes frères prêtres, vous laïcs qui avez des responsabilités dans les aumôneries, mais aussi vous tous, laïcs chrétiens qui, dans vos charges diverses, êtes quotidiennement envoyés aux enfants et aux jeunes pour que, par vous, ils puissent découvrir le Christ qui est le chemin, la vérité, la vie – lumière sur leurs chemins humains comme il l'est sur le vôtre. Cette découverte capitale et heureuse, nous le savons et nous le croyons, ils peuvent la faire grâce aux témoins qu'ils rencontrent à Sainte-Marie ; et nous prions Dieu pour qu'il en soit ainsi.

Puissions-nous, les uns et les autres, garder vivante l'inspiration qui animait la démarche de Colin et de ses compagnons à Fourvière : Marie était présente à la Pentecôte aux débuts de l'Eglise, elle est et elle sera présente dans l'Eglise d'aujourd'hui et de demain par tous ceux et celles qui, à Sainte-Marie et bien au-delà, désirent vivre leur vocation humaine et chrétienne avec la discrétion et la simplicité qui l'animaient, avec son entière disponibilité, avec toute sa foi.

● **BERNARD BOISSEAU**, s.m.

PROGRAMME

2016/2017

CINE-CLUB LYON
SAINT-PAUL - MADE iN
(classes post-baccalauréat)

Théâtre des Maristes :
Montée des Carmes-Déchaussés

Horaire : 18 h
Entrée : libre pour parents, anciens et amis
en fonction des places disponibles

www.latoilemariste.fr

Blow-Up

jeudi 13 octobre

Michelangelo Antonioni

Grande-Bretagne-Italie-Etats-Unis 1966 / 1h 50 v.o.

avec Vanessa Redgrave (Jane), David Hemmings
(Thomas), Peter Bowles (Ron)

« Si l'on pouvait dire : je vîmes monter la lune ; ou : j'ai mal au fond de nos yeux, ou, en particulier : toi, la femme blonde, étaient les nuages qui passent si vite devant mes tes ses notre votre leurs visages. » Tels sont les premiers mots énigmatiques de la nouvelle de Julio Cortazar, *Les Fils de la vierge* qui a inspiré *Blow-Up* d'Antonioni.

Le cinéaste italien, peintre inspiré par ces visages qui passent, invite le spectateur à suivre celui de Thomas, un photographe de mode qui surprend un couple dans un parc. Mais en agrandissant un cliché de la scène, celui-ci découvre quelque chose d'horrible ... De quelle scène a-t-il en réalité été témoin dans ce parc ? Quel secret se cache dans l'image photographique ? Quels fils tissent ensemble l'œil, la fiction et la réalité ?

● PRÉSENTÉ PAR J. AUCAGNE

Médée

jeudi 17 novembre

Pier Paolo Pasolini

Italie 1969 / 1h50 v.o.

Avec Maria Callas (Médée), Giuseppe Gentile (Jason),
Laurent Terzieff (Centaure)

Médée la magicienne, fille du roi de Colchide, prêtresse d'un monde sans histoire saturé d'une religiosité mythique immémoriale aux rites impénétrables à notre raison, voit surgir l'ambitieux Jason, venu enlever la Toison d'Or, accomplissant ainsi l'exploit qui doit lui permettre de retrouver son trône et son pouvoir. Découvrant alors l'amour pour le jeune héros grec, elle trahit sa famille, son peuple, ruine les fondations sans âge de ce monde en dérobant pour lui la Toison d'Or et s'exile à ses côtés. Des années plus tard, alors qu'elle lui a donné deux enfants, l'homme pour qui elle a tout abandonné se détourne d'elle pour une femme plus jeune et pour le pouvoir... Pasolini, par son art, offre en quelque sorte à Euripide, à vingt-cinq siècles de distance, la grâce de sonder les tréfonds de l'âme humaine et de la destinée, tragique à ses yeux, de l'Occident.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS D'ECS ET D'ECE AVEC **T. BOURGEOIS**

Eyes Wide Shut

jeudi 5 janvier

Stanley Kubrick

Etats-Unis 1999 / 2h35 v.o.

avec Tom Cruise (William Harford), Nicole Kidman
(Alice Harford), Sydney Pollack (Victor Ziegler)

Bill et Alice Harford forment un couple modèle. D'un milieu aisé et parents d'une petite fille, ils semblent sourire à la vie. Des tensions menacent néanmoins leur idylle apparente et éclatent un jour : Alice révèle à Bill qu'elle a failli tout abandonner pour un inconnu d'un soir.

Kubrick place sa caméra dans l'intimité d'un couple et livre à travers son œuvre une réflexion sur le regard que les êtres portent les uns sur les autres.

● **PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS D'HYPOKHÂGNE AVEC J. AUCAGNE**

À la recherche de Vivian Maier

jeudi 16 février

John Maloof et Charlie Siskel
Etats-Unis 2013 /1h20 v.o.

Vivian Maier (1926-2009) a gagné sa vie comme gouvernante à Chicago en consacrant son temps libre à faire des dizaines de milliers de photographies dans la rue (Chicago et autres villes). Elle est restée inconnue du grand public de son vivant. Elle n'a pas publié ses photos, elle n'a pas développé tous ses négatifs, elle n'a été révélée que grâce à un blogueur américain. Depuis, elle fait l'objet de nombreuses expositions et de livres. Ce documentaire se penche sur le travail et le parcours de cette photographe insolite.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS DE BEMD AVEC **M. FODOR**

Blow Out

jeudi 16 mars

Brian De Palma

Etats-Unis 1981 /1h45 v.o.

avec John Travolta (Jack Terry), Nancy Allen (Sally Badina), John Lithgow (Burke)

Avec *Blow Out*, Brian De Palma réalise plus qu'une relecture de *Blow-Up*, grand film sur l'image et ses faux-semblants. Il signe un thriller puissant et palpitant qui, de l'assassinat filmé de JFK au scandale du Watergate, interroge notre regard sur l'Histoire et ses événements enregistrés.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS D'BMI ET BCCN AVEC F. DITTMAR

BLOW-UP

Introduction

Sorti en 1966, *Blow-Up* est un film britanno-italo-américain réalisé par Michelangelo Antonioni à partir d'une nouvelle italienne, *Las Babas del diablo*, de Julio Cortázar. *Blow-Up*, c'est avant tout le récit de la perte de contrôle d'un personnage, le photographe de mode Thomas, qui accepte progressivement de ne pas comprendre ou de ne pas maîtriser le monde qui l'entoure.

Synopsis

Londres. Un groupe de jeunes grimés en mimes fait irruption à bord d'une Land Rover et rompt le silence et la tranquillité des rues. Au même moment, Thomas (David Hemmings), photographe de mode, sort d'un asile de clochards où il a passé la nuit et s'élanche lui aussi dans les rues de Londres en direction de son studio. Se déroulent ensuite une séance de pose avec Veruschka, séance qui s'apparente à une pantomime sexuelle à peine dissimulée, puis des séances photos pour un catalogue de mode dont Thomas méprise les jeunes mannequins. Sur un coup de tête,



il décide alors de quitter son studio pour photographier la boutique d'un antiquaire avant de flâner dans Maryon Park. Là, il voit une jeune femme et son vieil amant s'embrasser et, inspiré par la scène d'amour à laquelle il croit assister, Thomas les photographie discrètement. Mais la jeune femme, l'ayant aperçu au loin, se précipite pour lui réclamer en vain sa pellicule. Débute alors une véritable enquête optique pour le photographe qui réalise des agrandissements de ses photographies et découvre ainsi un détail étonnant sur celles prises au parc...

Commentaire

Que dire sur *Blow-Up* ? Film emblématique ayant inspiré de nombreuses œuvres, nous pouvons aisément affirmer qu'il existe un ante-*Blow-Up* et un post-*Blow-Up*.

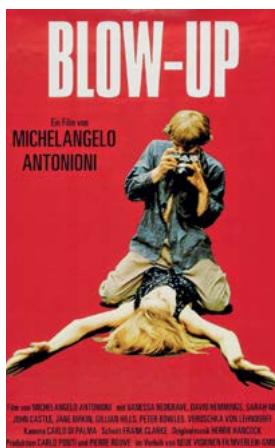
En 1958, soit huit ans avant la sortie du film, *Vertigo* d'Alfred Hitchcock soulève déjà un certain nombre de questionnements sur la nature du cinéma. En effet, Hitchcock dénonce la vision d'André Bazin : selon ce dernier le cinéma serait le prolongement de la quête de l'objectivité de l'image photographique qui cherche à saisir l'essence de l'instant et dont la forme (montage) s'efface devant le fond (récit). Ainsi, pour la première fois, le film apparaît comme irréductible à son seul récit ou à ses personnages : le cinéma est un art du spectacle et son objet principal est le film lui-même. En 1966, Antonioni radicalise cette démarche en proposant un film dont la signification du montage, la mise en scène et les prises de vue mettent en place l'intrigue, et non le récit comme c'est traditionnellement le cas. Ainsi le spectateur ne s'interroge plus sur ce que dit le film mais sur la façon dont il le dit. Le film devient donc objet d'étude cinématographique en lui-même.

Ainsi *Blow-Up* en tant que film est comparable aux photographies prises par Thomas : le spectateur assiste à une déconstruction de l'intrigue, qui n'est plus linéaire, par le biais d'une succession de séquences sans liens apparents ; celles-ci demandent donc un effort intellectuel d'interprétation pour s'en approprier le sens. Dès lors, le spectateur réalise, parallèlement à l'enquête optique de Thomas, sa propre enquête sur le film. De même que Thomas, simple voyeur devenu témoin d'un crime, s'efforce de comprendre les clichés

qu'il a pris au parc, réalisant des agrandissements de plus en plus flous, recherchant des détails, le spectateur cherche des indices dans les moindres décors que le personnage traverse, dans les couleurs (le vert et le violet) qui rythment ses actions et dans les rares paroles échangées. Les questions que se pose Thomas devant ses photographies sont les mêmes que celles que se pose le spectateur devant le film : Quel est le sens de cette scène ? Pourquoi maintenant ? Est-ce un revolver, cette tache blanche dans le buisson ? Le cadavre a-t-il réellement existé ?

Blow-Up nous présente la vision d'un photographe, c'est-à-dire un homme dont le métier est précisément le regard et qui ne se fie qu'à ce qu'il voit tout en se laissant piéger par les apparences. En effet, lorsque Thomas remarque pour la première fois l'homme au revolver dans les buissons de la photographie qu'il a prise, il est persuadé d'avoir empêché un meurtre et d'avoir sauvé une vie. Le spectateur est soulagé de pouvoir finalement considérer le personnage principal, jusque-là si désagréable avec son entourage, comme un héros. Cependant Thomas découvre ensuite le cadavre et il comprend que, loin d'avoir sauvé la vie d'un homme, il a assisté à la mort de celui-ci à travers la lentille de son appareil photo. Le spectateur prend donc conscience que ce que met en lumière la caméra au cinéma est parfois pure méprise, la vue ayant fait défaut à celui dont le métier est de voir.

Blow-Up, c'est avant tout une explosion, une perte de contrôle sur le réel qui échappe à la raison : Thomas, et le spectateur avec lui, en viennent progressivement à douter de ce qu'ils voient et perdent progressivement pied. Le crime auquel notre photographe semble définitivement avoir assisté n'existe que dans ses photos. Une fois celles-ci volées, le crime disparaît et Thomas se retrouve confronté à l'absence d'explications et, surtout, à l'impossibilité



d'en chercher. Il décide donc de retourner là où tout a commencé : Maryon Park. A l'emplacement même où il avait trouvé le cadavre, il constate la disparition attendue de celui-ci et doit alors faire un choix. En effet, il peut chercher désespérément les preuves de l'existence de ce qu'il a vu ou renoncer et accepter que l'essentiel ne soit pas toujours visible. Cette décision cruciale est le véritable enjeu de la simulation de match de tennis réalisée par les jeunes mimes, match qui symbolise la délibération interne du photographe. C'est lorsqu'une des deux joueurs fait signe à Thomas de leur rapporter la balle imaginaire que celui-ci se décide : il pose son appareil dans l'herbe et renvoie la balle de tennis aux mimes. La caméra, de même que le spectateur, en suivent la trajectoire et aussitôt retentit le son symbolique de cette balle invisible en laquelle Thomas décide de croire.

Dans la filmographie d'Antonioni, *Blow-Up* est une œuvre de maturité, où il met à l'épreuve les thématiques déjà présentes dans ses précédents films. Effacement des personnages, sensation de durée, omniprésence des objets,

incommunicabilité : les obsessions du réalisateur sont portées à leur paroxysme. De plus, *Blow-Up*, tourné à Londres avec une équipe italienne, un budget plus important qu'à l'accoutumée, ouvre les portes d'Hollywood à son réalisateur qui débute alors sa carrière internationale.

En effet, ce film a fortement bouleversé le monde cinématographique de par sa thématique et ses techniques audacieuses : Palme d'Or à Cannes en 1967, *Blow-Up* hante les réalisateurs du nouvel Hollywood, Francis Ford Coppola et Brian de Palma les premiers. Ils réaliseront deux films, deux reprises de *Blow-Up* : *Conversation Secrète* (1974) et *Blow Out* (1981) en ajoutant à la thématique de l'image-mensonge, celle du son-trompeur, le montage vidéo et le montage sonore. De Palma dira « Le cinéma, c'est le mensonge 24 fois par seconde ». Les influences de *Blow-Up* se retrouvent également chez David Lynch, avec l'abandon du champ par les personnages : Thomas quitte toujours le champ de la caméra en courant, il refuse l'immobilité jusqu'à la dernière scène du film, où l'herbe du parc l'engloutit. Envahi par la couleur, effacé par l'espace, Lynch s'en souviendra dans *Lost Highway* en 1997.

● CAMILLE LÉPINGLE ET QUITTERIE LESAULE, HYPOKHÂGNE LYON

THÉÂTRE

Représentations 2016-2017

Dimanche 16 octobre

à 15h30 au TNP

Bouvard et Pécuchet

Flaubert/Deschamps

Judi 1^{er} décembre

à 20h au Théâtre de l'Iris

Voyage au centre de la terre

d'après Jules Verne/Sauvion

Vendredi 13 janvier

(terminales de l'option théâtre)

à 20h au Théâtre des Clochards Célestes

L'Assemblée nationale est morte, vive l'assemblée

de La Chapelle/Compagnie La Grenade

Spectacle mis en scène et créé par une ancienne élève de l'option, Soizic de La Chapelle, directrice de la Compagnie La Grenade

Vendredi 20 janvier (1^{ère} L/ES)

Samedi 21 janvier (option théâtre)

à 20h30 au TNP (petite salle Jean Bouise)

La Très excellente et lamentable tragédie de Roméo et Juliette

Shakespeare/Riboud (durée non déterminée)

Dimanche 12 février

à 14h30 au TNP

La Tragédie du Roi Christophe

Césaire/Schiaretti

Judi 9 mars (terminales de l'option théâtre et 1^{ère} L)

à 20h au Théâtre de l'Iris

Rimbaldiens

Rimbaud/Compagnie de l'Iris

Samedi 1^{er} avrilà 14h30 (1^{ère} L/ES), à 20h30 (option théâtre)

au TNP (petite salle Jean Bouise)

Le menteur

Corneille/Compagnie des Pierres Dorées

*Ce programme est celui des lycéens**de l'option théâtre et des élèves de 1^{ère} L et ES de Lyon*

LE GREC, LANGUE MORTE *et* ENNUYEUSE ?

Les trente élèves du groupe de grec de première 2015-2016, maintenant en terminale, étaient issus des sections S, ES et L. Leur intérêt pour la langue, la grammaire (y compris l'analyse des verbes difficiles !) la culture et la mythologie a été sans faille. Nous avons parcouru des genres littéraires et des époques différents, de Lysias, orateur attique du V^e siècle athénien, au roman grec avec le célèbre *Daphnis et Chloé*, roman pastoral du 1^{er} siècle, en passant par le début de l'évangile de Matthieu, la tragédie *Œdipe-Roi* de Sophocle ou la comédie des *Guêpes* d'Aristophane.

Voici le Quizz proposé en fin d'année aux élèves du groupe par deux de leurs camarades. Vous pouvez jouer vous aussi ! Il y a parfois plusieurs réponses justes pour la même question.

● BRIGITTE CAZEAUX

QUIZZ SUR LE COURS DE GREC

Avez-vous bien suivi cette année ?

01 Commençons par vérifier votre assiduité...
Que faut-il apporter pour le cours de grec ?

- Son cahier, sa trousse, son livre et son dictionnaire
- Ses 120 crayons de couleur, son papier canson 160 g. et son carton à dessin
- Sa bonne humeur, son appétit insatiable et son irrépressible envie de dormir

02 Evaluons les compétences que vous avez acquises en zoologie ! Quelles pièces ont bien été écrites par Aristophane ?

- *Les Batraciens*
- *Les Abeilles*
- *Les Grenouilles*
- *Les Frelons*
- *Les Salamandres*
- *Les Guêpes*
- *Les Crapauds*

03 Socrate a perdu la tête ! Rappelez-lui dans quel ordre il doit construire son discours :

- Péroration, exposé, argumentation puis conclusion
- Exorde, narration, discussion puis péroration
- Introduction, développement, conclusion

04 La Grèce a renforcé son contrôle aux frontières.

Lysias a oublié son passeport : aidez-le à se sortir de cette situation compliquée en donnant son identité aux Combattants de Répulsion Spartiates (CRS) qui contrôlent la frontière ! Qui est Lysias ?

- Un marchand de tapis de Corinthe
- Un vendeur de boucliers germain (Δευτρε Καλιτάτ !)
- Un métèque originaire de Syracuse
- Un riche émir en villégiature

05 Les CRS s'énervent ! Ils veulent savoir la date de naissance de Lysias. Du tac au tac vous répondez : (Pour que vous ne vexiez pas Lysias, nous vous avons donné quelques indices.)

- V^e siècle av. JC
- VI^e siècle av. JC (vieux croûton)
- XVIII^e siècle av. JC (fossile)

- 06 Aïe... Lysias finit au tribunal pour outrage à agent public en exercice ! Vite, préparez-lui un plaidoyer ! Mais au fait, qu'est-ce ?
- Exposé verbal visant à défendre une cause
 - Plainte lyrique suave
 - Recette grecque traditionnelle de gratin aux avocats
- 07 Il semblerait que vous n'ayez pas convaincu les héliastes¹ ; ils gratifient Lysias :
- D'une flopée de jurons
 - D'un long trait hargneux sur une tablette de cire
 - D'une pierre noire bien visée (Bien fait pour lui, il avait qu'à avoir son passeport ! Et puis d'abord il est majeur à ce que je sache ?)
- 08 En prison Lysias a tout le temps de réviser ses classiques. Quel auteur a écrit des tragédies ?
- Aristote
 - Eschyle
 - Pétrone
- 09 Qu'est-ce qu'un roman pastoral ?
- Un sermon de pasteur antique
 - Un genre littéraire médiéval
 - Un récit de l'amour entre bergers et bergères dans un décor bucolique

¹ Juges de l'Héliée, un des tribunaux d'Athènes

10 Enfin relaxé, Lysias se rend compte que ce séjour à l'ombre lui a ouvert les yeux sur sa vocation : il décide de parfaire sa culture pour devenir un grand logographe². C'est pourquoi il se rend (muni de son passeport tout neuf) dans la plus grande bibliothèque du monde antique. Mais où se trouve-t-elle déjà ?

- A la Confluence
- A Alexandrie
- A Chaï

11 Arrivé sur les lieux, Lysias veut combler ses lacunes en histoire grecque. Il cherche alors les ouvrages :

- D'Euripide
- De Paul McCartney
- D'Hérodote

12 En cherchant cet introuvable Paul, Lysias se perd dans les rayons et tombe sur un ouvrage étrange, nommé postérieurement la *Bible*. Il cherche alors à savoir quand en a été écrite la première version du premier tome. Jouez les rats de bibliothèque et répondez-lui avec assurance :

- VI^e siècle av. JC (vieux)
- VIII^e siècle av. JC (moyen vieux)
- XX^e siècle av. JC (très très vieux)

² Orateur qui écrit les discours des accusés quand ils ne peuvent le faire eux-mêmes

13 Quelque temps plus tard, en faisant du tourisme en Palestine après avoir abandonné son rêve de science absolue, Lysias rencontre un certain Jésus. Frappé par la moustache du personnage, il demande à quatre des amis de ce Jésus le nom de son barbier, mais sans succès. Ces quatre amis sont :

- Thaddée, Jacques, Barthélémy, Jacques bis
- Jean-Marc, Jean-Patrice, Jean-Didier, Jean-Florian
- Matthieu, Marc, Luc, Jean

14 Un cinquième compagnon, Matthieu, donne enfin sa réponse à Lysias. Lui et Matthieu commencent alors à discuter. Ce dernier fait part à son nouvel ami de son projet de best-seller, *The Gospel by Matthew*. Il demande conseil à Lysias sur la langue à adopter pour son livre. Celui-ci lui propose :

- Un équivalent du turc actuel
- Le portugais
- Le grec

15 Satisfait de la réponse de Lysias, Matthieu en profite pour lui raconter sa vie. Entre deux bâillements, Lysias apprend qu'avant de rencontrer Jésus, Matthieu était :

- Médecin itinérant
- Publicain
- Apôtre

16 Pour rendre la conversation moins ennuyeuse, Lysias a la bonne idée d'étaler sa culture précédemment acquise. Il arrive ainsi à placer entre deux « Ἴδου »³ le nom de la première pièce du théâtre grec.

Retrouvez-le :

- *Œdipe à Colone* de Sophocle
- *Les Oiseaux* d'Aristophane
- *Les Perses* d'Eschyle

17 Matthieu n'apprécie pas cette interruption du brillant exposé de son existence ! La discussion tourne à l' « agôn ». C'est-à-dire qu'elle se transforme :

- En joute verbale
- En pugilat sur la place publique
- En débat télévisée sur le sujet de l'agro-industrie dans la plaine du Péloponnèse

18 Séparés par la foule, nos deux compères s'en vont maugréant chacun de son côté. Pour sa part Lysias retrouve vite sa bonne humeur lorsqu'il trouve par hasard une obole. Soit :

- Une pièce de monnaie de la Grèce antique
- Un petit bol d'aspect rustique
- Une taxe athénienne perçue en participant à l'héliée

³ « idou », expression courante chez Matthieu, qui signifie « et voici ».

Et c'est ainsi que s'achève le périple de Lysias le sans-papiers.
Au revoir Lysias !

19 Continuons. Qui est Ariane pour Dionysos ?

- Sa femme
- Sa cousine issue de germain
- Sa grande tante au deuxième degré

20 Enfin, qui est Œdipe ?

- Un grand homme
- Quelqu'un qui s'est mis le doigt dans l'œil
- Le héros d'une tragédie grecque
- Un complexe notoire
- Quelqu'un avec des problèmes de pieds

● **BRUNO JENNER ET LUC PERRIN** 1^{ère} S⁵ 2015-2016, AUJOURD'HUI EN TS.

NOUVEAUX MONDES



Dans le cadre de la journée portes ouvertes du 4 février 2017, MADE iN Sainte-Marie Lyon accueille sur son site des Carmes un événement culturel, à dimension pédagogique, en partenariat avec l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre). Ancien espace des Archives Départementales du Rhône, ce site historique, riche de ses racines patrimoniales lyonnaises, s'ouvre ainsi à une dimension artistique et festive.

A l'image de l'ambition de MADE iN, former des jeunes gens ouverts sur le monde de demain, la thématique choisie pour cette mise en valeur nocturne est « Nouveaux Mondes ». Lancé à l'hiver 2015,



ce projet est l'aboutissement d'une volonté de collaboration pédagogique associant des étudiants, issus de formations artistiques et managériales, à des professionnels du spectacle vivant et de la création numérique. Cinq formations différentes, inhérentes à MADE iN Sainte-Marie Lyon et à l'ENSATT, se sont ainsi mobilisées pour concevoir et mettre en œuvre cet événement.

Fondées sur le motif de la déambulation, trois créations originales *in situ* sont proposées, révélant la complémentarité de ces pratiques artistiques : un fragment théâtral, une projection architecturale ou vidéo mapping, et une œuvre scénographique.

Adapté par Mathieu Lebot-Morin, metteur en scène et enseignant dans les deux établissements, le fragment théâtral est issu de la pièce d'Harald Mueller *Le Radeau des morts* (1988). De manière conjointe, les étudiants des départements Lumière et Costume de l'ENSATT participent à la mise en scène, associés à Amélie Verjat, conceptrice lumière, et Pierre-Alain Vernet, concepteur sonore, tandis que les étudiants du Bachelor Management et Innovation en interpréteront les personnages.

La projection architecturale ou vidéo mapping est produite par les étudiants du Bachelor Communication et Création numérique et fait état des expérimentations menées sous la supervision de David Paquin, co-fondateur de l'UER en Création et nouveaux médias à l'UQAT (Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue), durant leur année de formation sur le campus de notre partenaire universitaire. Ce spectacle audiovisuel, fondé sur l'illusion, constitue une invitation à l'exploration d'univers oniriques, dans la tradition des performances visuelles narratives de la Fête des Lumières.

L'œuvre scénographique est conçue et réalisée par les étudiants de MANAA de MADE iN Sainte-Marie Lyon, accompagnés par Aude Vanhoutte, scénographe. Elle vient conclure la déambulation artistique par un effet d'écho autour de la figure du radeau, initié par le fragment théâtral, dans le cadre d'une réflexion de mise en espace.

Mis en œuvre sur le plan logistique par les étudiants du Bachelor Management et Innovation, l'événement viendra conclure un temps de travail, riche de rencontres et de questionnements. Ces « Nouveaux Mondes » s'avèrent par conséquent autant de territoires à arpenter qu'à penser, en ce qu'ils font état d'un processus créatif, modèlent notre vision du futur et nous interrogent sur la notion de transmission au regard des jeunes générations et des prochaines à venir.

● **FLORENCE DITTMAR**

Bachelor Management et Innovation
Co-pilote du projet avec Sylvie MUSSO,
responsable du pôle Art&Design
et Mathieu Lebot-Morin,
metteur en scène / intervenant.

—
made-in-sml.fr
www.facebook.com/nouveauxmondes.madein



DE VOLUPTATIBUS ROMANIS

*Les latinistes de seconde de Lyon à Rome,
février - octobre 2016*



VOYAGES





Sortie géologie

*Les élèves de terminale S de La Verpillière
au col de l'Izoard, septembre 2016*



CLASSES SUPÉRIEURES

LYON / SAINT-PAUL

Présentation des classes

A Sainte-Marie Lyon, les classes préparatoires se composent de :

- **Prépas commerciales, options scientifique** (bacheliers S) **et économique** (bacheliers ES) durant lesquelles les élèves préparent, en deux ans, le concours des écoles supérieures de commerce (les écoles de la Banque Commune d'Épreuves : HEC, ESSEC, ESCP Europe, mais aussi Grenoble, Toulouse,... et les écoles de la banque Ecuricome).

- **Préparatoires littéraires** qui sont l'antichambre de l'École Normale Supérieure de Lyon mais aussi, et depuis 2011, d'autres écoles grâce à l'écrit commun de la Banque d'épreuves littéraires (BEL). Cette dernière est en effet une banque d'épreuves destinée à élargir les débouchés des khâgneux et, ainsi, à redonner souffle à la filière littéraire. Trop d'élèves talentueux dans les disciplines littéraires ignorent encore, qu'à l'issue d'une khâgne, il est possible d'intégrer, outre l'ENS, un IEP, une école de communication et de journalisme (Celsa), une école de management, Saint-Cyr... Par crainte d'absence de débouchés, ils évitent la filière littéraire alors que tous nos élèves issus de khâgne sont en poste dans des environnements fort divers (enseignement, culture, entreprise, administration).

Esprit des classes

« Il faut donc étudier sans aucun désir d'obtenir de bonnes notes, de réussir aux examens, d'obtenir aucun résultat scolaire, sans aucun égard aux goûts ni aux aptitudes naturelles, en s'appliquant pareillement à tous les exercices, dans la pensée qu'ils servent tous à former cette attention. » (Simone Weil dans *Attente de Dieu*). Curieuse entrée en matière pour évoquer l'esprit des classes préparatoires de notre maison !

Cette citation de Simone Weil que nous aimons beaucoup est comme le fondement de l'esprit que nous appelons de nos vœux dans ces classes. Nous n'ignorons pas qu'elles se trouvent sur un marché, nous mettons tout en œuvre pour que nos élèves réussissent au meilleur niveau, nous nous réjouissons avec eux des résultats obtenus. Pour autant, là n'est pas la finalité première de notre travail : à temps et à contretemps, nous souhaitons rappeler que la finalité des études ne réside pas dans la réussite à un concours, aussi exigeant soit-il, mais dans l'éveil de la capacité d'attention. Simone Weil nous enseigne que les études sont comme une propédeutique à cet éveil et que l'enjeu ultime est celui de l'attention à l'autre et au Tout-Autre.

Résultats

● En classes préparatoires littéraires : 30 élèves

Au concours de l'ENS Lyon :

Sous-admissibles	19
Admissibles	9 (2 à l'ENS Ulm)
Admis	6
3 en spécialité lettres classiques	
1 en spécialité lettres modernes	
2 en spécialité philosophie	

A l'IEP de Paris

Admis	2
-------------	---

A l'IEP de Bordeaux

Admis	1
-------------	---

A Saint-Cyr

Admis	1
-------------	---

A Audencia

Admis	1
-------------	---

● **En classes préparatoires économiques
et commerciales, intégrations :**

Option scientifique

37 élèves

HEC	7
ESSEC	9
ESCP	7
EM Lyon	5
EDHEC	1
AUDENCIA	0
ENS Cachan	1
ENSAE	1
Grenoble	5
Toulouse	1

Option économique

28 élèves

HEC	9
ESSEC	6
ESCP	0
EM Lyon	7
EDHEC	1
AUDENCIA ...	0
Grenoble	2
Neoma	1
Réorientation	
IEP Lyon.....	1
cubage	1

● **MARIE-PIERRE BARBIER**

LYON / MADE iN

Résultats

● Licence Sciences de gestion

32 étudiants sur 32 ont obtenu leur licence.

5 étudiants ont choisi un master :

- A l'IAE Lyon : 3 ; Finance et Banque : 2 ;

Marketing et vente : 1 ; Management International : 2

28 étudiants souhaitant intégrer une école supérieure de commerce sont allés à :

EM Lyon : 4 ; Audencia : 6 ; Grenoble : 6 ; Neoma : 3 ;

Kedge : 4 ; Skema : 2 ; Toulouse : 2 ; autres : 1

● BTS Prépa option Gestion

Les 38 étudiants ont réussi leur BTS.

20 continuent dans la licence Sciences de gestion à MADE iN Sainte-Marie Lyon ; 6 sont en Bachelor Management et Innovation ; 3 en expertise comptable en CCA, 3 en DCG, 6 dans d'autres formations.

● BTS Prépa option Commerce International

29 étudiants sur 32 ont réussi leur BTS.

6 continuent dans la licence Sciences de gestion à MADE iN Sainte-Marie Lyon ; 8 sont en Bachelor Management et Innovation à MADE iN ; 6 en licence professionnelle, 5 en licences générales, 2 en ESC, et 3 dans d'autres formations.

● Bachelor Européen Management et Développement

Les résultats de la 3^e promotion sont les suivants :

64 étudiants sur 65 ont obtenu leur bachelor.

5 étudiants poursuivent dans le Master Manager et Entreprendre à MADE iN Sainte-Marie Lyon.

20 étudiants ont intégré des ESC (4 à Audencia, 4 à EM Grenoble, 2 à Neoma, 2 à Kedge, 4 à SKEMA, 4 d'autres ESC)

12 étudiants poursuivent en master en IAE (7 à Aix, 4 à Lyon,...) dans les domaines suivants : Marketing, Management, Management international Finance et banque, Management de projet, Commerce international.

6 poursuivent dans des masters universitaires.

3 sont en master à l'étranger.

18 étudiants ont suivi d'autres parcours (3 en Humanitaire ; 4 en Césure Master ; 1 en Master professeur des écoles).

● Bachelor Management et réseaux numériques

Les 24 étudiants ont réussi leur bachelor.

7 continuent en Master Manager et Entreprendre à MADE iN Sainte-Marie Lyon.

2 dans le programme IDEA à EM Lyon ; 2 en master webmarketing et veille ; 3 en master en alternance ;

4 en master en IAE (Lyon, Aix, Paris).

5 étudiants poursuivent dans d'autres formations.

A la rentrée 2016, nous avons ouvert trois nouvelles formations :

● **Le Bachelor Management et Innovation**

(délivré conjointement par l'université canadienne de l'UQAT) accessible directement après le BAC et délivrant en trois ans 180 crédits ECTS, ou accessible après un BAC+2 (BTS, IUT, 120 crédits ECTS) et permettant de préparer les concours d'ESC à BAC+3 et l'accès aux masters universitaires. Il permet une poursuite aisée à MADE iN en master Manager et Entreprendre. Ce bachelor est destiné à des étudiants souhaitant jouer la carte de l'innovation : innovation économique et entrepreneuriat social, innovation managériale et intelligence collective, enfin innovation technologique et web (la formation n'est pas technique).

La troisième année de ce bachelor correspond à l'actuel Bachelor Management et Réseaux Numériques. Les étudiants rejoignent l'université de Gawad Kalinga aux Philippines une partie du second semestre pour y vivre l'entrepreneuriat social.

● **De nouvelles formations en Art et Design**

- MANAA
- Classes préparatoires Art et Architecture (pour préparer les concours d'entrée des écoles nationales supérieures)
- BTS Design (espace et graphisme)

Le but est de former sur un même campus des commerciaux, managers, entrepreneurs et designers permettant :

- de diversifier les profils et compétences au sein de l'Institut, pour les mettre en réseau et créer des relations fortes,
- de croiser les mondes de l'entreprise, de l'Art et du Design,
- de former des professionnels conscients des enjeux de la création à l'entreprise,

- de développer une dimension professionnelle, riche et innovante, proche des préoccupations contemporaines,
- de connecter des compétences et participer à une œuvre collective qui a du sens.

● **Le master Business International et Entrepreneuriat**


Il vise à développer auprès des étudiants des compétences de management et d'entrepreneuriat dans un contexte international. Le Master a pour ambition de leur donner les bons outils, développer leur esprit d'entreprendre ainsi que leur capacité à sortir des sentiers battus et leur montrer l'importance du networking. Cette formation est particulièrement adaptée aux étudiants français ou étrangers souhaitant développer des compétences de management et d'entrepreneuriat dans un contexte international. Cette formation s'adresse aussi aux étudiants qui souhaitent poursuivre dans des masters spécialisés des plus grandes écoles de commerce.

A la rentrée 2017, nous ouvrons une formation en design :

● **Le bachelor Integrated Design**

Cette formation post BAC innovante et tournée vers l'international a pour objectif le développement d'une "triple compétence" en design produit, design graphique et design d'espace. Elle vise à acquérir une méthodologie de projet dans la diversité et la polyvalence des pratiques pour répondre aux besoins de l'entreprise et mettre à son service la créativité individuelle et collective. Un semestre à Coventry University en 2^e année et un stage à l'étranger de 4 mois en 3^e année sont prévus dans le cursus en 3 ans.

● **JEAN-ARMAND BARONE**



LYON
LA VERPILLIÈRE
CARNET

nou
vel.
les

MADE iN
POSE *de la*
PREMIÈRE PIERRE



Bienvenue sur le nouveau site de Sainte-Marie : MADE iN Sainte-Marie Lyon est son campus pour le supérieur, en dehors des classes préparatoires.

On le sait, l'enseignement hors contrat se développe en France, en particulier dans le supérieur : il est vrai que l'Education Nationale bloque les ouvertures de BTS ou de classes préparatoires sous contrat et que l'Enseignement catholique ne peut en conséquence guère se développer après le bac. Et, malheureusement, nous regardons souvent avec inquiétude ou mépris le hors contrat alors que, si des familles préfèrent payer pour des études supérieures plutôt qu'aller à l'Université, cela devrait au moins interroger. La liberté de choix dans le supérieur est, nous le croyons, une chance pour la vérité et pour l'égalité.

Sainte-Marie Lyon fait donc le pari de ne pas laisser ce hors contrat aux « marchands de soupe » en proposant un enseignement ouvert sur l'entreprise : Management, Art, Design, Entreprenariat, Innovation et International, c'est le sens du sigle MADE iN, un enseignement plus accessible financièrement (au lieu d'une année à 6500 euros minimum et souvent au-delà de 10 000 euros, nous proposons des tarifs allant de 2000 à 6000 euros en dix tranches de quotients familiaux) ; un enseignement qui, fidèle à notre tradition éducative, pédagogique et spirituelle, apporte ce supplément d'âme de la tradition chrétienne.

Pourquoi le management ? Parce que c'est une activité qui, comme la pédagogie, a pour but de révéler à chacun ses capacités, de faire en sorte que les personnes, dans l'entreprise, soient capables de produire un résultat commun, de donner de l'efficacité à leur capacité, que leurs points faibles n'aient pas de conséquence sur le groupe.

Cela suppose une connaissance de soi, une culture générale pour ne pas figer son savoir, sa vision de l'autre : qui a dit que la culture et l'entreprise étaient deux mondes sans rapport possible ? Nous faisons le pari, au contraire, que la culture générale dans l'entreprise est comme des canaris dans les mines de charbon : la condition pour respirer, pour se renouveler, pour rester créatif et non pas asservis à des techniques. D'où le développement dans les formations artistiques, la création numérique, le design.

La ville de Lyon et, plus largement, notre région n'ont-elles pas une longue tradition industrielle née d'initiatives locales dans la soie, l'édition, la banque, la mécanique... et en même temps une tradition d'échanges, d'ouverture à l'international ? A notre mesure nous avons déjà créé des liens avec Coventry en Angleterre, avec Rouyn-Noranda au Québec, avec l'université de Murcia en Espagne, avec les Philippines grâce à Tony Méloto, avec le Burundi grâce à Marguerite Barankitse, avec Madagascar et le père Pedro, avec le Congo Kinshasa...

MADE iN Sainte-Marie Lyon cherche des étudiants dont l'œil pétille : au-delà de leurs dossiers scolaires en secondaire, ce sont des personnalités que nous voulons aider à advenir. Alors que nous constatons pour le moins une angoisse des familles devant l'avenir de la France, devant la persistance du chômage, devant la difficulté à réformer et l'enseignement et

le marché du travail, angoisse qui pousse certains à quitter le pays pour des études à l'international, nous investissons dans ce bâtiment des archives, symbole d'espérance. Ici des moines Carmes se sont installés au XVII^e siècle pour aider les déshérités de notre ville par le service et la prière ; ici la mémoire de notre département a été entreposée, trace de l'activité des hommes entre le VIII^e siècle et aujourd'hui. Ici une école, née en 1893 par la volonté des pères maristes, se lance dans cette aventure, signe d'espérance pour les familles et pour notre ville, avec le concours de la Fondation des maristes de Puylata et son président Michel Durez, avec le président de notre Association familiale de gestion, Jean-Christophe Aguetant, avec vous tous.

Made, c'est faire : il s'agit de contribuer à unir le dire et le faire, l'art de la langue et l'expression de l'art, les entreprises et l'enseignement supérieur, la pensée et la production d'un bien...Il y a une noblesse du faire, et du faire ensemble plus encore. Notre architecture est déjà un signe de notre volonté de bien faire, qualité reconnue dans le patrimoine lyonnais. Vous aurez un aperçu du projet architectural dans la salle d'exposition.

C'est le sens de l'action que nous cherchons : sa signification comme sa direction. Ainsi depuis près de huit ans nous travaillons avec des entrepreneurs lyonnais pour ajuster notre projet car nous ne voulons pas le faire seuls.

Et c'est pourquoi nous vous avons conviés à cette pose de la première pierre : nous vous remercions de votre amitié, MADE iN Sainte-Marie Lyon a besoin de votre soutien, pour qu'il puisse se faire quelque chose de bien, et qu'on le fasse ensemble.

● **MARC BOUCHACOURT**

ANNIVERSAIRES

L'année 2016 est l'occasion de fêter les 30 ans des Classes Préparatoires Commerce de Lyon et les quarante ans de La Verpillière. Après celles des 50 ans de La Solitude et des 120 ans de Sainte-Marie, deux nouvelles publications marquent ces anniversaires.

Célébration des 30 ans à Saint-Paul, le 19 novembre.





En vente sur la boutique aux prix de 15 et 18 euros.



A.P.E.-Association familiale

1^{er} octobre-19 novembre

Réunions des parents
correspondants du collège

10 décembre

Assemblée générale
de l'Association des Parents
d'élèves de Sainte-Marie Lyon
et de l'Association de gestion

Animation spirituelle

septembre

Messes de rentrée
des collégiens et lycéens

19 septembre

Présentation de la catéchèse
du collège

8 octobre

Journée pour les confirmands
et les confirmés

13 octobre

Soirée « Partage » pour
les professeurs et membres
du personnel : repas,
vidéo « Frère Luc,
moine de Tibhirine, veilleur
de l'Atlas », échange et prière

15 octobre

Rassemblement diocésain des 6^e

19-20 octobre

Récollecion pour les
professeurs, catéchistes
et membres du personnel à Belley

14-21 novembre

Rencontre des élèves du
primaire avec le père R. Lordong
à propos du bicentenaire de
la Société de Marie

17 novembre

Soirée « Partage » :
témoignage d'un pasteur luthérien

1^{er} décembre - 5 janvier

A MADE iN, « Let's sing » :
chorale liturgique intersite

8 décembre

Fête patronale de Sainte-Marie :
célébration de l'Immaculée
Conception, conférences,
rencontres et spectacles

12 décembre

Journée de récollecion à Valpré
pour les parents d'élèves

19 janvier

Soirée oecuménique en
présence du cardinal Barbarin

Conférences, interventions, réunions

6 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de 6^e

8 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de 5^e

12 septembre

Réunion d'information pour les parents de seconde ;
réunion de concertation pour les professeurs sur la réforme du collège

13 septembre

Réunion d'information pour les parents de 4^e

15 septembre

Réunion d'information pour les parents de 3^e

19 septembre

Réunion d'information pour les parents de 1^{ère}

22 septembre

Réunion d'information pour les parents de la classe Ulis

24 septembre

Réunion d'information pour les parents des classes préparatoires

26 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de terminale

3 octobre

Réunion d'information pour les parents des étudiants de MADE iN

4 octobre

Réunion d'information sur les échanges linguistiques du collège et du lycée

11 octobre

Présentation de Teenstar aux parents des élèves de seconde

7 novembre

Quelle école voulons-nous pour demain ? conférence par Olivier Gosset, professeur de lettres, Jean-François Chemain, historien, Philippe Laporte, président A.P.E.

12 janvier

Réunion « admission post-bac » pour les parents de terminale

13 janvier

Réunion d'information sur l'orientation après la seconde

Echanges internationaux

4 octobre

Réunion d'information sur les différents échanges linguistiques

6-16 novembre

Séjour de germanistes de seconde à Berlin

Etablissement

16 septembre

Journée d'intégration des classes préparatoires ECE

19 septembre

Forum des services proposés aux lycéens

23 septembre

Journée d'intégration des classes préparatoires ECS

10-14 octobre

Exposition sur les moines de Tibhirine

15 octobre

Accueil des parents des nouveaux élèves de seconde, première et terminale

15-18 novembre

Réunions des professeurs de La Solitude et Saint-Paul

16 novembre

Conseil de maison :
La bibliothèque

17-19 novembre

Visite des chefs d'établissements maristes à MADE iN et à La Solitude

19 novembre

30^e anniversaire des classes préparatoires ECE

2 décembre

Forum destiné aux élèves de terminale sur les formations de l'enseignement supérieur

3 décembre

Fête des anciens. Remise des diplômes du baccalauréat 2016

5-9 décembre

Festival du livre en primaire

6 décembre

Contes de Noël pour les élèves de maternelle

8 décembre

40^e anniversaire de la création de La Verpillière

17 décembre

Journée pédagogique ;
intervention de F.-X. Bellamy :
En quoi peut-on dire d'une école qu'elle est chrétienne ?

Sorties, visites, voyages

Dans le cadre de l'option arts plastiques

28 septembre

A la galerie *Domi Nostrae*,
Jean-Luc Blanchet, *Peintures
fantômes*, visite commentée
par Fabrice Treppoz pour
les classes de 2^{de2}, 1^{ère} et T^{ale}
de l'option

10 novembre

Visite des collections
et masques du Musée Africain
pour la 2^{e2}

23 novembre

A la Fondation Bullukian,
Julie Chaffort, *Somnambules*,
visite animée par Leïla Courradin
pour les 1^{ère} et T^{ale} de l'option

14 décembre

Musée d'art contemporain,
Wall Drawings et œuvres de
la collection du MAC pour tous
les lycéens de l'option

—

14 novembre

Pour la classe de 6^e Arts Plus,
musée des Beaux-Arts et place
des Terreaux : jardins et sculptures

17 novembre

Sortie « musée de l'eau » à
Saint-Clair pour les 6^{e2} avec
H. Double et M.-A. Peyneaud

5 décembre

Expo Matisse : *Lignes et couleurs*
pour les classes de 8^e

12-15 décembre

Traditionnel voyage à Freiburg
pour les germanistes de 5^e
et les 4^e LV2 sous la tutelle
de Solange Dubost-Gaulot

Ciné-club, théâtre

Pour les élèves des classes supérieures, professeurs, parents, anciens et amis

13 octobre

Blow-Up

de Michelangelo Antonioni

17 novembre

Médée

de Pier Paolo Pasolini

Pour les élèves de première et terminale

13 octobre

Le Cercle rouge

de Jean-Pierre Melville

15 décembre

Demain

de Cyril Dion et

Mélanie Laurent

Pour les élèves de seconde

10-15 octobre

Vivement dimanche

de François Truffaut

12-16 décembre

Demain

de Cyril Dion et

Mélanie Laurent

Pour les élèves de 3^e

22-25 novembre

Fahrenheit 451

de François Truffaut

Pour les élèves de 4^e

4-7 novembre

Invictus

de Clint Eastwood

Chorale, concerts

Par les Petits Chanteurs

3 décembre

Concert de Noël à La Part-Dieu avec la chanteuse afro-américaine Bridget Bazile

4 décembre

Missa cum júbilo de

Gilbert Amy, à l'Auditorium,

avec l'orchestre national de Lyon

11 décembre

Concert de Noël à la cathédrale Saint-Jean avec Bernard Soustrot, trompettiste

16 décembre

Par les Petits Chanteurs de 2^{de}, *L'ivrogne corrigé* de Glück pour les élèves, de la maternelle GS à la 7^e

24 décembre

Veillée de Noël à la cathédrale

8 janvier

Participation au grand concert autour de la voix, organisé par l'Auditorium National de Lyon. Au programme : chorals de Jean-Sébastien Bach et courtes œuvres de Philip Glass accompagné par l'orgue de l'auditorium.

14-15 janvier

Concert autour de la *Messe solennelle en la m.* de César Franck, à Ainay et Saint-Didier-aux-Monts-d'Or

—

13 décembre

Rencontre interclasses en primaire

Activités sportives

L'A.S. affiche complet dans chacune de ses spécialités : badminton, danse, escalade, fitness, gymnastique, musculation, rugby, trisport, auxquels il faut ajouter, cette année, l'athlétisme. Près de 300 licenciés au total !

Début des compétitions avec le cross du 16 novembre à La Tour-de-Salvagny.

A.P.E.-Association familiale

26 septembre -2 décembre

Réunion des professeurs principaux du collège avec les parents correspondants

4 octobre

Assemblée générale de l'A.P.E.

17-18 octobre

Réunion des parents correspondants de première et terminale

3 novembre

Réunion des parents correspondants de seconde

Animation spirituelle

7 septembre

Conseil pastoral de l'ensemble de l'établissement

11 octobre

Commission pastorale

19-20 octobre

Récollecion pour les professeurs, catéchistes et membres du personnel à Belley

27 septembre

Réunion du groupe
« Maristes en éducation »

22 novembre

Réunion du groupe
« Maristes en éducation »

23-25 novembre

Retraite des terminales à La Neylière sur le thème :
Réussir sa vie : réflexion et discernement à propos de l'orientation

29 novembre

Commission pastorale

8-9 décembre

Fête patronale de Sainte-Marie : célébration de l'Immaculée Conception, 40 ans de La Verpillière

12 décembre

Journée de récollecion à Valpré pour les parents d'élèves

Conférences, interventions, réunions

6 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de CM

9 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de 4^e-3^e

13 septembre

Réunion d'information pour les parents de CE1 et CE2

16 septembre

Réunion d'information pour les parents de 6^e-5^e et ceux du dispositif Ulis

20 septembre

Réunion d'information pour les parents de maternelle et CP

23 septembre

Réunion d'information pour les parents des lycéens

18 novembre

Réunion d'information sur l'orientation en fin de 3^e
Ecole des parents :
Écouter pour se comprendre

25 novembre

Histoire de l'art

Echanges internationaux

27 septembre

Réunions sur les échanges linguistiques du collège et du lycée

Etablissement

5-6 septembre

En 6^e-5^e journée sur la sécurité dans les transports avec intervention de la gendarmerie, de la SNCF et des bus scolaires

26 septembre

Journée européenne des langues : exposition de travaux de 6^e-5^e et cuisine d'ailleurs

1^{er} octobre

Accueil des nouveaux parents

10 octobre

Accueil des nouveaux professeurs

14 octobre

Repas philo :
L'inconscience

15 octobre

Matinée portes ouvertes

3 novembre

Contre le harcèlement à l'école, intervention de la brigade de prévention de la gendarmerie dans toutes les classes de 6^e-5^e

16 novembre

Conseil de maison :
La bibliothèque

17 novembre

Réunion des professeurs

26 novembre

Forum des anciens, remise des diplômes du baccalauréat et de Cambridge

28 novembre -**13 décembre**

« Les madones d'Arcabas », exposition de 20 œuvres en digigraphie à la bibliothèque

12 décembre

Intervention en 4^e - 3^e de la CMA de l'Isère sur l'apprentissage et les formations en alternance

17 décembre

Journée pédagogique

10 janvier

Conseil de maison :
Acquérir des connaissances, enjeux et difficultés

13 janvier

Repas philo :
Désir et inconscient

14 janvier

Forum des métiers pour les élèves de 2^{de}

Sorties, visites, voyages

19 septembre

Sortie géologie dans le Briançonnais pour les élèves de terminale S avec B. Applagnat, F. Charpentier, A. Degret et E. Meulien

11 octobre

Pour C. Dejoux et A. Toutikian TS¹, T. Marino, L. Lacote, O. Chevalier TS², B. Roux et R. Toutikian, anciens élèves, rencontre à l'Université Lyon 2 avec le mathématicien Cédric Villani (médaille Fields) venu présenter

un documentaire et mener un débat sur l'un des fondateurs de l'informatique, Alan Turing. M. Galibert et M. Dutrievoz, accompagnaient J.-L. Gauchon, initiateur du projet



10 novembre

Sortie des élèves de 7^e A et C au Musée des Beaux-Arts de Lyon sur le thème : *L'histoire des arts*

Chorale, concerts

En préparation

Le Tour du monde en 80 jours, comédie musicale inspirée de Jules Verne, écrite par Vincent Gerbouillet, jeune compositeur lyonnais

25-26 octobre

Stage des Petits Chanteurs

8 décembre

Animation de la célébration de l'Immaculée Conception

Activités sportives

Mise en place de l'A.S. et inscriptions

Acrodanse : 90 élèves
Badminton : 80
Hand lycée filles : 14
Trisport benjamins : 44
Trisport minimes : 40
Volley lycée : 15

Naissances

<p>Martin, fils de Laurie Gibou, professeur d'EPS à Lyon, le 31 mai</p> <p>Mathilde, fille de Tiphaine Seguin, institutrice à La Solitude, le 5 juin</p> <p>Paul, fils de Marie-Caroline Guillaumin, professeur de lettres à La Verpillière, le 15 juin</p> <p>Gabrielle, fille de Florian Déchin, préfet de terminale à Saint-Paul, le 20 juin</p> <p>Samuel, fils de David Venet, professeur d'EPS à La Verpillière, le 23 juin</p> <p>Samuel, fils d'Anne-Laure Camarroque, professeur de marketing à MADE iN, le 10 juillet</p> <p>Justine, fille de Nicolas Varlet, éducateur en terminale à La Verpillière, le 12 juillet</p>	<p>Victoire, née le 8 novembre 2012, accueillie dans le foyer de Catherine Didier-Fèvre, le 5 septembre</p> <p>Charlotte, fille d'Ivan Lizon, employé à la menuiserie, le 6 septembre</p> <p>Marie, fille de Myriam Genety, remplaçante de mathématiques à La Verpillière, le 6 septembre</p> <p>Chloé, fille de Céline Marchado, professeur de mathématiques à La Verpillière, le 20 septembre</p> <p>Aloïs, fils de Hervé Bourloux, professeur de musique à La Solitude, le 29 septembre</p> <p>Côme, fils de Marie-Agnès Lizé, professeur de mathématiques à La Verpillière, le 16 novembre</p>
---	--

Mariages

<p>Julien Peltier, du service intendance à Lyon, avec Déborah Carré, le 27 juin</p>	<p>Audrey Janin, au service de la pastorale à Saint-Paul, avec Rafaël Da Gamma Alvès, le 22 octobre</p>
---	---

Départs

<p>Christine Wagner, professeur d'allemand</p>	<p>à Lyon et La Verpillière, entrée en 1984</p>
--	---

Décès

- Nous participons à la douleur de
- Romain De Varax, BTS CGO, qui a perdu son frère Thomas accidentellement, le 21 mai
- Monique Rabier, membre du personnel de service à Saint-Paul de 1973 à 2003, avec sa sœur jumelle Andréa, venue la rejoindre de 1976 à 2003 et qui est décédée, le 22 mai
- la famille d'Alyne Brunet, ancienne élève de La Verpillière, puis de MADE iN, décédée accidentellement, le 28 mai
- Elisabeth Raclet, infirmière à Lyon, qui a perdu son frère Michel, le 31 mai
- Michel Marchand, professeur de mathématiques à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 16 juin
- Marie-Ange Porte, service entretien à Saint-Paul, qui a perdu son frère Claude, le 27 juin
- Diane, Zoé, Aimery, Arthur et Lucas Babéanu, anciens élèves, qui ont perdu leur père, le 4 juillet
- Dominique Thiébault, professeur de SPC à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 21 juillet
- Ivan Lizon A Lugrin, service entretien à La Solitude, qui a perdu son père, le 31 juillet
- Vincent Repellin, professeur d'histoire-géographie à La Solitude, qui a perdu son frère Patrice, le 3 août
- Alice Serin, élève de 3^e à La Solitude, qui a perdu sa mère, le 22 août
- Léa Jacquier, animatrice en pastorale à La Solitude, qui a perdu son père, le 3 septembre
- Philippe Rocher, ancien professeur d'histoire et préfet de première, qui a perdu sa mère, le 4 septembre
- Frédéric Berthon, éducateur et professeur de technologie à La Solitude, qui a perdu sa mère, le 1^{er} octobre
- Catherine Didier-Fèvre, professeur d'histoire-géographie à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 9 octobre
- Jannick Deleest, institutrice à La Solitude, qui a perdu son père, le 9 octobre



Sainte
Marie
Lyon

Crédit photos :

Jean-Luc Blanchet : pages 48, 50
Philippe Cognée : pages 2, 48, 54
Adeline Degret : pages 60, 94-95
Françoise Delorme : pages 20, 104, 106, 110-111, 124
Pascal Desbled : pages 88-89
Olivier Masmonteil : pages 40-41, 57, 58
Géraldine Renard : pages 92-93

Ste ma rie

4^e TRIMESTRE 2016
SAINTE-MARIE LYON
4 MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY
69005 LYON
TÉL. 04 78 28 38 34

www.sainte-marie-lyon.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Michel Lavalie

CONCEPTION fa.rémila